VIRTUTE EGREGIUS

N° 14/3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdedeuxam03rous

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME TROISIEME.

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME TROISIÈME.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TROISIEME PARTIE.

A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Mad^e. d'Orbe.

QUe de maux vous cauſez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée dont vous ſeul troublez le repos ! Craignez d'ajoûter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne ſoit le dernier effet du poiſon que vous verſez dans le cœur de ſa fille,

& qu'un amour desordonné ne devienne enfin pour vous même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir ; mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condannent, & qui ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obstination?

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si longtems aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque sensible que soit un tel coup à cette mere tendre & vertueuse; moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à son aveugle négligence; elle déplore sa fatale illusion ; sa plus cruelle peine est d'avoir pu trop estimer sa fille, & sa douleur est pour Julie un châtiment cent fois pire que ses reproches.

L'ac-

L'accablement de cette pauvre Couſine ne ſauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur ſemble étouffé par l'affliction, & l'excès des ſentimens qui l'oppreſſent lui donne un air de ſtupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle ſe tient jour & nuit à genoux au chevet de ſa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond ſilence; la ſervant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'inſtant dans un état d'anéantiſſement qui la feroit prendre pour une autre perſonne. Il eſt très clair que c'eſt la maladie de la mere qui ſoutient les forces de la fille, & ſi l'ardeur de la ſervir n'animoit ſon zele; ſes yeux éteints, ſa pâleur, ſon extrême abatement me feroient craindre qu'elle n'eut grand beſoin pour elle-même de tous les ſoins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit auſſi, & je vois à l'inquietude

avec laquelle elle me recommande en particulier la ſanté de ſa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'impoſent, & combien on doit vous haïr de troubler une union ſi charmante.

Cette contrainte augmente encore par le ſoin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une mere tremblante pour les jours de ſa fille veut cacher ce dangereux ſecret. On ſe fait une loi de garder en ſa préſence l'ancienne familiarité; mais ſi la tendreſſe maternelle profite avec plaiſir de ce prétexte, une fille confuſe n'oſe livrer ſon cœur à des careſſes qu'elle croit feintes & qui lui ſont d'autant plus cruelles qu'elles lui ſeroient douces ſi elle oſoit y compter. En recevant celles de ſon pere, elle regarde ſa mere d'un air ſi tendre & ſi humilié qu'on voit ſon cœur lui dire par ſes yeux; ah que ne ſuis-je digne encore

core d'en recevoir autant de vous!

Mad^e. d'Etange m'a prise plusieurs fois à part, & j'ai connu facilement à la douceur de ses reprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un & l'autre à ses dépends. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour excessif une sorte d'excuse qui ne lui a pas échapé; elle vous reproche moins l'abus de sa confiance qu'à elle-même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assés pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eut mieux resisté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'une probité trop vantée qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une

fille ſage, & de deshonorer ſans ſcrupule toute une famille pour ſatisfaire un moment de fureur. Mais que ſert de revenir ſur le paſſé ? Il s'agit de cacher ſous un voile éternel cet odieux miſtere, d'en éffacer, s'il ſe peut, juſqu'au moindre veſtige, & de ſeconder la bonté du ciel qui n'en a point laiſſé de témoignage ſenſible. Le ſecret eſt concentré entre ſix perſonnes ſûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au deſeſpoir, l'honneur d'une maiſon reſpectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore; tout vous preſcrit votre devoir; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait; vous pouvez vous rendre digne de Julie & juſtifier ſa faute en renonçant à elle; & ſi votre cœur ne m'a point trompé il n'y a plus que la grandeur d'un tel ſacrifice qui puiſſe répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée ſur l'eſtime

que

que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajoûter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir ; osez me démentir si j'ai trop présumé de vous, ou soyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maitresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire ; elle avoit même commencé. O Dieu, que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes ameres ! Que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur ! Que ses humbles prieres vous eussent pénétré de honte ! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supportée : je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le seducteur de sa fille : vous êtes digne au moins

qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monſtres & pour faire mourir de douleur un homme ſenſible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eut demandé, je pourrois douter du ſuccès & balancer ſur l'eſtime qui vous eſt due: mais le ſacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quitant ce pays m'eſt garant de celui que vous allez faire à ſon repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu ſont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obſtinant à ſoutenir une vaine correſpondance dont les riſques ſont terribles pour votre amante, les dédomagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger ſans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut ſi chere ne doit rien

être

être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous dissimulez en vain vos malheurs: vous la perdites au moment que vous vous séparates d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous; car son pere la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, & vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sureté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la reduit

le remords & la honte! Que ſon luſtre eſt terni! que ſes graces ſont languiſſantes! que tous ſes ſentimens ſi charmans & ſi doux ſe fondent triſtement dans le ſeul qui les abſorbe! L'amitié même en eſt attiedie; à peine partage-t-elle encore le plaiſir que je goûte à la voir, & ſon cœur malade ne ſait plus rien ſentir que l'amour & la douleur. Hélas, qu'eſt devenu ce caractere aimant & ſenſible, ce goût ſi pur des choſes honnêtes, cet intérêt ſi tendre aux peines & aux plaiſirs d'autrui? Elle eſt encore, je l'avoue, douce généreuſe compatiſſante; l'aimable habitude de bien faire ne ſauroit s'effacer en elle; mais ce n'eſt plus qu'une habitude aveugle, un goût ſans reflexion. Elle fait toutes les mêmes choſes, mais elle ne les fait plus avec le même zele; ces ſentimens ſublimes ce ſont affoiblis, cette flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah quelle ame vous avez ôtée à la vertu!

LETTRE II.

A Mad^e. d'Etange.

PEnétré d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcheront de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imiter. Si mon ſang ſuffiſoit pour guerir

vos peines, je le verſerois en ſilence & me plaindrois de ne vous donner qu'une ſi foible preuve de mon zele : mais briſer le plus doux, le plus pur, le plus ſacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah c'eſt un effort que l'univers entier ne m'eut pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir !

Oui, je promets de vivre loin d'elle auſſi longtems que vous l'exigerez ; je m'abſtiendrai de la voir & de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux, ſi néceſſaires à la conſervation des ſiens. Je me ſoumets, non ſans effroi, mais ſans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore : ſon bonheur peut me conſoler de ma miſere, & je mourrai content ſi vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah qu'on le trouve ! & qu'il m'oſe dire, je ſaurai mieux l'aimer que toi ! Madame, il aura vainement tout ce

qui

qui me manque ; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout, n'éleve point la perſonne ; il n'éleve que les ſentimens. Ah ! ſi j'euſſe oſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eut prononcé le doux nom de mere?

Daignez vous confier à des ſermens qui ne ſeront point vains, & à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui même, qu'elle m'a depuis ſi bien enſeigné. Banniſſez vos craintes je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur

ſoient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole & mon cœur vous ſont garants de l'engagement que je prends au nom de mon illuſtre ami comme au mien. Nulle indiſcrétion ne ſera commiſe, ſoyez en ſûre, & je rendrai le dernier ſoupir ſans qu'on ſache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous conſume & dont la mienne s'aigrit encore: eſſuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame; rétabliſſez votre ſanté; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous; ſoyez vous-même heureuſe par elle; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie eſt encore un ſort aſſés beau pour ſe féliciter de vivre!

LETTRE III.

A Mad^e. d'Orbe.

En lui envoyant la précédente.

TEnez, cruelle, voila ma réponſe. En la liſant, fondez en larmes ſi vous connoiſſez mon cœur & ſi le votre eſt ſenſible encore; mais ſur tout, ne m'accablez plus de cette eſtime impitoyable que vous me vendez ſi cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc oſé les rompre, ces doux nœuds formés ſous vos yeux preſque dès l'enfance, & que votre amitié ſembloit partager avec tant de plaiſir? Je ſuis donc auſſi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah! connoiſſez-vous tout le mal que vous faites? ſentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez

tez eſt ſans dédomagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlez-vous du bonheur de Julie ? En peut-il être ſans le contentement du cœur ? Que me parlez-vous du danger de ſa mere ? Ah qu'eſt-ce que la vie d'une mere, la mienne, la votre, la ſienne même, qu'eſt-ce que l'exiſtence du monde entier auprès du ſentiment délicieux qui nous uniſſoit ? Inſenſée & farouche vertu ! j'obéis à ta voix ſans mérite ; je t'abhorre en faiſant tout pour toi. Que ſont tes vaines conſolations contre les vives douleurs de l'ame ? Va, triſte idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur miſere, en leur ôtant les reſſources que la fortune leur laiſſe. J'obéirai pourtant, oui cruelle, j'obéirai : je deviendrai, s'il ſe peut, inſenſible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le

nom

nom de Julie ni le votre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

De Mad^e. d'Orbe.

VOus m'avez écrit une lettre désolante; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroitre, quand on fait ainsi s'immoler à ce qu'on aime on merite plus de louanges que de reproches, & malgré vos injures, vous ne me futes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite

duite par un ſacrifice dont elle ſent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre ſans attendriſſement; elle a même eu la foibleſſe de la laiſſer voir à ſa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lecture ſes ſoupirs & ſes pleurs l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déja puiſſamment émue, commence à connoitre par tout ce qu'elle voit combien vos deux cœurs ſont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de ſimpathie que le tems ni les efforts humains ne ſauroient effacer. Elle qui a ſi grand beſoin de conſolation conſoleroit volontiers ſa fille ſi la bienſéance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier juſqu'à dire en ſa préſence, un

peu

peu indiſcretement (*), peut-être, Ah s'il ne dépendoit que de moi ..... quoiqu'elle ſe retint & n'achevât pas, je vis au baiſer ardent que Julie imprimoit ſur ſa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je ſais même qu'elle a voulu pluſieurs fois parler à ſon inflexible époux; mais, ſoit danger d'expoſer ſa fille aux fureurs d'un pere irrité, ſoit crainte pour elle-même, ſa timidité l'a toujours retenue, & ſon affoibliſſement, ſes maux, augmentent ſi ſenſiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter ſa réſolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoiqu'il en ſoit, malgré les fautes dont vous êtes cauſe, cette honnêteté de cœur qui ſe fait ſentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle ſe fie à la parole de tous deux

(*) Claire, êtes-vous ici moins indiſcrette? Eſt-ce la derniere fois que vous le ſerez?

deux ſur l'interruption de votre correſpondance & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près ſur ſa fille; effectivement, ſi Julie ne répondoit pas à ſa confiance, elle ne ſeroit plus digne de ſes ſoins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre ſi vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuſer de l'eſtime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une eſpérance que je n'ai pas moi-même; mais je veux vous montrer, comme il eſt vrai, que le parti le plus honnête eſt auſſi le plus ſage, & que s'il peut reſter quelque reſſource à votre amour, elle eſt dans le ſacrifice que l'honneur & la raiſon vous impoſent. Mere, parens, amis, tout eſt maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voye, ou que rien ne ſauroit gagner. Quelque imprécation

cation qu'ait pu vous dicter un moment de desespoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur plus solide & plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédomager. Reprenez donc courage, soyez homme & soyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie seroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE V.

De Julie.

ELle n'eſt plus. Mes yeux ont vû fermer les ſiens pour jamais ; ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir ; mon nom fut le dernier mot, qu'elle prononça ; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter ; j'avois trop peu ſû la lui rendre chere. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raiſon. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre ? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes ver-

vertus qui l'attendoit dans le Ciel ? Que lui reſtoit-il à faire au monde ſinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure & chaſte, digne épouſe, & mere incomparable, tu vis maintenant au ſéjour de la gloire & de la félicité ; tu vis ; & moi, livrée au repentir & au deſeſpoir, privée à jamais de tes ſoins, de tes conſeils, de tes douces careſſes, je ſuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence: je ne ſens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'eſt plus que peine & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas je ſuis bien plus morte que toi !

Mon Dieu ! quel tranſport égare une infortunée & lui fait oublier ſes réſolutions ? Où viens-je verſer mes pleurs & pouſſer mes gémiſſemens ? C'eſt le cruel qui les a cauſés que j'en rends le dépoſitaire ! C'eſt avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'oſe les déplorer !

Oui,

Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites ſouffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le ſein maternel, gémiſſez des maux qui me viennent de vous, & ſentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oſerois-je paroitre auſſi mépriſable que je le ſuis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit aſſés les connoitre? C'eſt mon plus inſupportable ſupplice de n'être accuſée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuiſant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémiſſant la douleur empoiſonner, hâter les derniers jours de ma triſte mere. En vain ſa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de ſon mal à la cauſe qui l'avoit produit; en vain ma Couſine gagnée a tenu le même lan-

gage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon tourment éternel je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel suscita dans sa colere pour me rendre malheureuse & coupable, pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échapent malgré moi. C'en est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul desespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assés de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah,

ſi ſon eſprit immortel pénetre au fond de mon cœur, il ſait bien que la victime que je lui ſacrifie n'eſt pas tout à fait indigne d'elle ! Partagez un effort que vous m'avez rendu néceſſaire. S'il vous reſte quelque reſpect pour la mémoire d'un nœud ſi cher & ſi funeſte, c'eſt par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laiſſer oublier, s'il ſe peut, ce que nous fumes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus; que je n'entende plus prononcer votre nom; que votre ſouvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'oſe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être; à tant de ſujets de douleur n'ajoûtez pas celui de voir ſon dernier vœu mépriſé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher .... Ah fille inſenſée .... adieu pour jamais.

LETTRE VI.

A Mad^e. d'Orbe.

ENfin le voile eſt déchiré ; cette longue illuſion s'eſt évanouïe ; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint ; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême ? ſuis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut ſentir ce que je ſouffre n'eſt-il pas né pour toujours ſouffrir ? Qui put jouïr des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens ſi contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaiſir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ! vous

étiez

étiez trop beaux pour devoir être périſſables. Une douce extaſe abſorboit toute votre durée, & la raſſembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni paſſé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille ſiecles. Hélas! vous avez diſparu comme un éclair! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un inſtant de ma vie. Le tems a repris ſa lenteur dans les momens de mon deſeſpoir, & l'ennui meſure par longues années le reſte infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre inſupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher ſemble ſe détacher de moi. Madame, il ſe peut que vous m'aimiez encore; mais d'autres ſoins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt ſont maintenant indiſcrettes. Julie! Julie elle-même ſe dé-

courage & m'abandonne. Les triſtes remords ont chaſſé l'amour. Tout eſt changé pour moi ; mon cœur ſeul eſt toujours le même, & mon ſort en eſt plus affreux.

Mais qu'importe ce que je ſuis & ce que je dois être ? Julie ſouffre, eſt-il tems de ſonger à moi? Ah, ce ſont ſes peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle ceſſât de m'aimer & qu'elle fut heureuſe.... Ceſſer de m'aimer! .... l'eſpere-t-elle ? .... Jamais, jamais. Elle a beau me deffendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eſt pas le tourment qu'elle s'ôte ; Hélas, c'eſt le conſolateur! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle ſoulager ſes maux en les multipliant? O amour! eſt-ce à tes dépends qu'on peut venger la nature?

Non, non; c'eſt en vain qu'elle prétend

tend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de ſa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paſſera ſes jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deſirs, ſans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter. Après tant de ſacrifices, il eſt trop tard pour apprendre à deſobéir. Puisqu'elle commande, il ſuffit; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez ſi mon ſort eſt affreux? Mon plus grand deſeſpoir n'eſt pas de renoncer à elle. Ah! c'eſt dans ſon cœur que ſont mes douleurs les plus vives, & je ſuis plus mal-

heureux de ſon infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute choſe, & qui ſeule, après moi la ſavez dignement aimer ; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reſte. Il eſt aſſés précieux pour lui rendre ſupportable la perte de tous les autres. Dédomagez-la des conſolations qui lui ſont ôtées & de celles qu'elle refuſe ; qu'une ſainte amitié ſupplée à la fois auprès d'elle à la tendreſſe d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimens qui devoient la rendre heureuſe. Qu'elle le ſoit s'il eſt poſſible, à quelque prix que ce puiſſe être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée ; je ſentirai moins les tourmens qu'elle m'a laiſſés. Puiſque je ne ſuis plus rien à mes propres yeux, puiſque c'eſt mon ſort de paſſer ma vie à mourir pour elle ; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y conſens

ſi

ſi cette idée la rend plus tranquille. Puiſſe-t-elle retrouver près de vous ſes premieres vertus, ſon premier bonheur! Puiſſe-t-elle être encore par vos ſoins tout ce qu'elle eut été ſans moi!

Hélas! elle étoit fille, & n'a plus de mere! Voila la perte qui ne ſe répare point & dont on ne ſe conſole jamais quand on a pu ſe la reprocher. Sa conſcience agitée lui redemande cette mere tendre & cherie, & dans une douleur ſi cruelle l'horrible remord ſe joint à ſon affliction. O Julie, ce ſentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui futes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere infortunée; je vous ſupplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur ſi je ſuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait deſcendre au tombeau, nous ſommes deux monſtres indignes de vivre; c'eſt un crime de ſon-

ger à des liens si funestes, c'en est un de voir le jour. Non, j'ose le croire, un feu si pur n'a point produit de si noirs effets. L'amour nous inspira des sentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le ciel, le ciel seroit-il injuste, & celle qui sut immoler son bonheur aux auteurs de ses jours méritoit-elle de leur coûter la vie?

LETTRE VII.

Réponſe.

COmment pourroit-on vous aimer moins en vous eſtimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens ſentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux? Non, mon cher & digne ami; tout ce que nous fumes les uns aux autres dès notre premiere jeuneſſe, nous le ſerons le reſte de nous jours, & ſi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eſt qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eſt que je vous aimois comme mon frere, & qu'à préſent je vous aime comme mon enfant; car quoique nous ſoyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos diſciples, je vous regarde un peu comme le notre. En nous

apprenant à penſer, vous avez appris de nous à être ſenſible, & quoiqu'en diſe votre Philoſophe anglois, cette éducation vaut bien l'autre; ſi c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé de conduite entre vous? Ce n'eſt pas, croyez moi, que mon cœur ne ſoit toujours le même; c'eſt que votre état eſt changé. Je favoriſai vos feux tant qu'il leur reſtoit un rayon d'eſpérance. Depuis qu'en vous obſtinant d'aſpirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuſe, ce ſeroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous ſavoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir?

Vous

Vous faites plus que ſentir cela, mon généreux ami; vous l'exécutez dans le plus douloureux ſacrifice qu'ait jamais fait un amant fidelle. En renonçant à Julie, vous achetez ſon repos aux dépends du votre, & c'eſt à vous que vous renoncez pour elle.

J'oſe à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-deſſus; mais elles ſont conſolantes, & cela m'enhardit. Premierement, je crois que le véritable amour a cet avantage auſſi bien que la vertu, qu'il dédomage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouït en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en ſerez plus heureux. Cet amour-propre exquis qui fait payer toutes les vertus pé-

nibles melera ſon charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je ſais aimer, avec un plaiſir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je poſſede ce que j'aime. Car celui-ci s'uſe à force d'en jouïr ; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouïriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il eſt vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour ſoit le plus délicieux ſentiment qui puiſſe entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, eſt encore un bien. Si l'amour eſt un deſir qui s'irrite par les obſtacles comme vous le diſiez encore, il n'eſt pas bon qu'il ſoit content ; il vaut mieux qu'il dure & ſoit malheureux que de s'éteindre au ſein des plaiſirs. Vos feux, je l'avoue, ont ſoutenu l'épreuve de la poſſeſſion, celle du tems, celle de l'ab-

l'abſence & des peines de toute eſpece; ils ont vaincu tous les obſtacles hors le plus puiſſant de tous, qui eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'eſpérer que la votre l'eut ſoutenue? Le tems eut joint au dégoût d'une longue poſſeſſion le progrès de l'âge & le déclin de la beauté; il ſemble ſe fixer en votre faveur par votre ſéparation; vous ſerez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans; vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vites en vous quitant, & vos cœurs unis juſqu'au tombeau prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

Si vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable inquietude pourroit vous tourmenter; votre cœur regreteroit en ſoupirant les biens dont il étoit digne;

votre

votre ardente imagination vous demanderoit sans cesse ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous, vous avez épuisé durant une année les plaisirs d'une vie entière. Souvenez-vous de cette Lettre si passionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brulant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils transports deux fois en la vie, & qu'il faloit mourir après les avoir sentis. Mon ami, ce fut là le comble, & quoique la fortune & l'amour eussent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos dis-

gra-

graces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de sentimens nouveaux à goûter auprès d'elle; comme si le sort eut voulu garantir votre cœur d'un épuisement inévitable, & vous laisser dans le souvenir de vos plaisirs passés un plaisir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouïr encore.

Consolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eut toujours échapé & vous eut ravi de plus celui qui vous reste. Le bonheur & l'amour se seroient évanouïs à la fois; vous avez au moins conservé le sentiment; on n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on possede est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma désolée Cousine se fait sur la mort de sa mere étoient

fon-

fondés, ce cruel ſouvenir empoiſonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une ſi funeſte idée devroit à jamais les éteindre ; mais n'en croyez pas à ſes douleurs, elle la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les aggraver n'eſt qu'un prétexte pour en juſtifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger aſſés, & c'eſt une ſorte de plaiſir pour elle d'ajoûter au ſentiment de ſes peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impoſe, ſoyez en ſûr; elle n'eſt pas ſincere avec elle-même. Ah ! ſi elle croyoit bien ſincerement avoir abrégé les jours de ſa mere, ſon cœur en pourroit-il ſupporter l'affreux remord ? Non, non, mon ami; elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit ſuivie. La maladie de Mad^e. d'Etange eſt bien connue ; c'étoit une hydropiſie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on deſeſpéroit de ſa vie avant même qu'el-

qu'elle eut découvert votre correſpondance. Ce fut un violent chagrin pour elle; mais que de plaiſirs reparerent le mal qu'il pouvoit lui faire? Qu'il fut conſolant pour cette tendre mere de voir, en gémiſſant des fautes de ſa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer ſon ame en pleurant ſa foibleſſe! Qu'il lui fut doux de ſentir combien elle en étoit chérie! Quel zele infatigable! Quels ſoins continuels! quelle aſſiduité ſans relâche! Quel deſeſpoir de l'avoir affligée! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes careſſes, quelle inépuiſable ſenſibilité! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on liſoit tout ce que ſouffroit la mere; c'étoit elle qui la ſervoit les jours, qui la veilloit les nuits; c'étoit de ſa main qu'elle recevoit tous les ſecours: vous euſſiez cru voir une autre Julie; ſa délicateſſe naturelle avoit diſparu, elle étoit forte & robuſte,

te, les ſoins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & ſon ame ſembloit lui donner un nouveau corps. Elle faiſoit tout & paroiſſoit ne rien faire; elle étoit par tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit ſans ceſſe à genoux devant ſon lit, la bouche collée ſur ſa main, gémiſſant ou de ſa faute ou du mal de ſa mere, & confondant ces deux ſentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perſonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante ſans être ému juſqu'au larmes du plus attendriſſant de tous les ſpectacles. On voyoit l'effort que faiſoient ces deux cœurs pour ſe réunir plus étroitement au moment d'une funeſte ſéparation. On voyoit que le ſeul regret de ſe quiter occupoit la mère & la fille, & que vivre ou mourir n'eut été rien pour elles ſi elles avoient pu reſter ou partir enſemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de

Julie,

Julie, ſoyez ſûr que tout ce qu'on peut eſperer des ſecours humains & des conſolations du cœur a concouru de ſa part à retarder le progrès de la maladie de ſa mere, & qu'infailliblement ſa tendreſſe & ſes ſoins nous l'ont conſervée plus longtems que nous n'euſſions pu faire ſans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ſes derniers jours étoient les plus doux momens de ſa vie, & que le bonheur de ſa fille étoit la ſeule choſe qui manquoit au ſien.

S'il faut attribuer ſa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'eſt à ſon époux ſeul qu'il faut s'en prendre. Longtems inconſtant & volage il prodiga les feux de ſa jeuneſſe à mille objets moins dignes de plaire que ſa vertueuſe compagne; & quand l'âge le lui eût ramené, il conſerva près d'elle cette rudeſſe inflexible dont les maris infidelles ont accoutumé d'aggraver leur torts. Ma

pau-

pauvre Couſine s'en eſt reſſentie. Un vain entêtement de nobleſſe & cette roideur de caractere que rien n'amollit ont fait vos malheurs & les ſiens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra ſon amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta longtems en ſecret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de ſa fille ni l'obſtination de ſon époux, & d'être la premiere cauſe d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres ſurpriſes lui eurent appris juſqu'où vous aviez abuſé de ſa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout ſauver, & d'expoſer les jours de ſa fille pour rétablir ſon honneur. Elle ſonda pluſieurs fois ſon mari ſans ſuccès. Elle voulut pluſieurs fois hazarder une confidence entiere & lui montrer toute l'étendue de ſon devoir, la frayeur & ſa timidité la retinrent toujours. Elle héſita tant qu'elle put parler;

ler ; lorſqu'elle le voulut il n'étoit plus tems ; les forces lui manquerent ; elle mourut avec le fatal ſecret, & moi qui connois l'humeur de cet homme ſevere ſans ſavoir juſqu'où les ſentimens de la nature auroient pu la tempérer, je reſpire, en voyant au moins les jours de Julie en ſûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela ; mais vous dirai-je ce que je penſe de ſes remords apparens ? L'amour eſt plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de ſa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait il trouble ſa conſcience pour la forcer de penſer à vous. Il veut que ſes pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oſeroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par ſon repentir. Il l'abuſe avec tant d'art qu'elle aime mieux ſouffrir davantage & que vous entriez dans le ſujet de ſes peines. Votre

cœur

cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du ſien ; mais ils n'en ſont pas moins naturels ; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'eſt pas ſemblable en effets. Le votre eſt bouillant & vif, le ſien eſt doux & tendre : vos ſentimens s'exhalent au dehors avec véhémence, les ſiens retournent ſur elle-même, & pénétrant la ſubſtance de ſon ame l'alterent & la changent inſenſiblement. L'amour anime & ſoutient votre cœur, il affaiſſe & abat le ſien ; tous les reſſorts en ſont relâchés, ſa force eſt nulle, ſon courage eſt éteint, ſa vertu n'eſt plus rien. Tant d'héroïques facultés ne ſont pas anéanties mais ſuſpendues : un moment de criſe peut leur rendre toute leur vigueur ou les effacer ſans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle eſt perdue ; mais ſi cette ame excellente ſe releve un inſtant, elle ſera plus grande, plus forte, plus

vertueuſe que jamais, & il ne ſera plus queſtion de rechute. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux ſachez reſpecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fut-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obſtinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aiſément; mais vous croirez en vain poſſéder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIII.

De Milord Edouard.

J'Avois acquis des droits ſur ton cœur; tu m'étois néceſſaire, & j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes beſoins, mon empreſſement? Je ſuis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie ſolitaire & farouche; je pénetre tes deſſeins ſecrets. Tu t'ennuyes de vivre.

Meurs donc, jeune inſenſé; meurs, homme à la fois feroce & lâche: mais ſache en mourant que tu laiſſes dans l'ame d'un honnête homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir ſervi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

Réponse.

VEnez, Milord; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisir sur la terre: mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats: votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET.

De Julie.

IL eſt tems de renoncer aux erreurs de la jeuneſſe & d'abandonner un trompeur eſpoir. Je ne ſerai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut diſpoſer; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux ſans vous être d'aucun uſage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

Du Baron d'Etange.

Dans laquelle étoit le précédent Billet.

S'Il peut reſter dans l'ame d'un ſuborneur quelque ſentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuſe dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne ſeroit plus, ſi j'oſois ſoupçonner qu'elle eut porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philoſophie qui lui apprit à ſe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à deſobéir à ſon pere. Penſez-y cependant. J'aime à prendre en toute occaſion les voyes de la douceur & de l'honnêteté quand j'eſpere qu'elles peuvent ſuffire; mais ſi j'en veux bien uſer avec vous, ne croyez pas que

j'ignore comment ſe vange l'honneur d'un Gentilhomme, offenſé par un homme qui ne l'eſt pas.

LETTRE XI.

Réponſe.

EPargnez-vous, Monſieur des menaces vaines qui ne m'effrayent point, & d'injuſtes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux perſonnes de même âge il n'y a d'autre ſuborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de ſon eſtime.

Quel ſacrifice oſez-vous m'impoſer & à quel titre l'exigez-vous? Eſt-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier eſpoir? Je veux reſpecter le pere de Julie; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monſieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour

vous à des droits si chers & si bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie? je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé ; voila mon consentement. Ah! qu'elle soit toujours obéie ! Un autre la possédera ; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eut daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez-pas que je ne lui eusse appris à resister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les votres ; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez reclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alleguez pas, non plus, cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offense que vous même.

me. Reſpectez le choix de Julie & votre honneur eſt en ſureté; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en deshonora jamais un autre. Si ma préſomption vous offenſe, attaquez ma vie, je ne la deffendrai jamais contre vous; au ſurplus, je me ſoucie fort peu de ſavoir en quoi conſiſte l'honneur d'un gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je ſais le deffendre, & le conſerverai pur & ſans tache juſqu'au dernier ſoupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom ſi doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & ſoumiſe immole ſon bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous ſentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeſte

qu'à moi. Je ſerai malheureux, ſans doute; mais ſi jamais la voix du ſang s'éleve au fond de votre cœur, combien vous le ſerez plus encore d'avoir ſacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus, & pour qui le Ciel prodigue de ſes dons, n'oublia rien qu'un meilleur pere!

BILLET.

Inclus dans la précédente lettre.

JE rends à Julie d'Etange le droit de diſpoſer d'elle-même, & de donner ſa main ſans conſulter ſon cœur.

S. G.

LETTRE XII.

De Julie.

JE voulois vous décrire la ſcene qui vient de ſe paſſer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon pere a pris ſes meſures ſi juſte qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courrier. Sa lettre eſt ſans doute arrivée à tems à la poſte ; il n'en peut être de même de celle-ci ; votre reſolution ſera priſe & votre réponſe partie avant qu'elle vous parvienne ; ainſi tout détail ſeroit deſormais inutile. J'ai fait mon devoir ; vous ferez le votre : mais le ſort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous ſerons ſéparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais paſſer dans les ..... Hélas ! j'ai pû vivre dans les tiens ! O devoir, à quoi ſers-tu ? O pro-

vidence! .... il faut gémir & ſe taire.

La plume échape de ma main. J'étois incomodée depuis quelques jours; l'entretien de ce matin m'a prodigieuſement agitée .... la tête & le cœur me font mal .... je me ſens défaillir .... le Ciel auroit-il pitié de mes peines? .... Je ne puis me ſoutenir .... je ſuis forcée à me mettre au lit, & me conſole dans l'eſpoir de n'en point relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah! ſi je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja ceſſé de vivre?

LETTRE XIII.

De Julie à Mad^e. d'Orbe.

IL eſt donc vrai, chere & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs? J'ai vu l'inſtant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres; tes ſoins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus longtems, & quand le deſir de la ſuivre m'arrache à la terre, le regret de te quiter m'y retient. Si je me conſole de vivre, c'eſt par l'eſpoir de n'avoir pas échappé tout entiere à la mort. Ils ne ſont plus, ces agrémens de mon viſage que mon cœur a payés ſi cher: La maladie dont je ſors m'en a délivrée. Cette heureuſe perte ralentira l'ardeur, groſſiere d'un homme aſſés dépourvu de délicateſſe pour m'oſer épouſer ſans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui

lui plût, il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon pere, sans offenser l'ami dont il tient la vie, je saurai rebuter cet importun: ma bouche gardera le silence, mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, & il me trouvera trop laide peur daigner me rendre malheureuse.

Ah, chere Cousine! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre, qui ne se fut pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits & à la figure; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon visage: C'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eut été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fut toujours demeuré. Cependant il a pu consentir ... l'ingrat! ... il l'a du, puisque j'ai pu l'éxiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur? Ai-je donc voulu retirer le mien? ... l'ai-je fait? ... O Dieu! faut-

faut-il que tout me rappelle inceſſamment un tems qui n'eſt plus, & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie; je l'y ſens trop fortement attachée; je le déchire ſans le dégager, & mes efforts pour en effacer un ſi doux ſouvenir ne font que l'y graver davantage.

Oſerai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle me tourmente encore plus depuis ma guériſon? Oui, connois & plains l'égarement d'eſprit de ta malheureuſe amie, & rend grace au Ciel d'avoir préſervé ton cœur de l'horrible paſſion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie; mais pâle, défait, mal en ordre, & le deſeſpoir dans les yeux. Il

étoit

étoit à genoux ; il prit une de mes mains, & sans se dégoûter de l'état où elle étoit, sans craindre la communication d'un venin si terrible, il la couvroit de baisers & de larmes. A son aspect j'éprouvai cette vive & délicieuse émotion que me donnoit quelquefois sa présence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint ; tu l'arrachas de ma présence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ses gémissemens que je crus entendre à mesure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te représenter l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. Ma fievre a été longue & violente ; j'ai perdu la connoissance durant plusieurs jours ; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports ; Mais aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des impressions aussi profondes que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible

ſible de l'effacer de ma mémoire & de mes ſens. A chaque minute, à chaque inſtant il me ſemble de le voir dans la même attitude; ſon air, ſon habillement, ſon geſte, ſon triſte regard frappent encore mes yeux: je crois ſentir ſes levres ſe preſſer ſur ma main; je la ſens mouiller de ſes larmes; les ſons de ſa voix plaintive me font treſſaillir; je le vois entraîner loin de moi; je fais effort pour le retenir encore: tout me retrace une ſcene imaginaire avec plus de force que les évenemens qui me ſont réellement arrivés.

J'ai longtems héſité à te faire cette confidence; la honte m'empêche de te la faire de bouche; mais mon agitation loin de ſe calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus réſiſter au beſoin de t'avouer ma folie. Ah! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainſi la raiſon;

ſon; puiſque le peu qui m'en reſte ne ſert plus qu'à me tourmenter!

Je reviens à mon rêve. Ma Couſine, raille-moi, ſi tu veux, de ma ſimplicité; mais il y a dans cette viſion je ne ſais quoi de miſtérieux qui la diſtingue du délire ordinaire. Eſt-ce un preſſentiment de la mort du meilleur des hommes? Eſt-ce un avertiſſement qu'il n'eſt déja plus? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à ſuivre celui qu'il me fit aimer? Hélas! l'ordre de mourir ſera pour moi le premier de ſes bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains diſcours dont la philoſophie amuſe les gens qui ne ſentent rien; ils ne m'en impoſent plus, & je ſens que je les mépriſe. On ne voit point les eſprits, je le veux croire: Mais deux ames ſi étroitement unies ne ſauroient-elles avoir entre elles une communication immédia-

te,

te, indépendante du corps & des sens? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la transmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre coup les sensations qu'elle lui a données? ..... pauvre Julie, que d'extravagances! Que les passions nous rendent crédules; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

LETTRE XIV.

Réponſe.

AH, fille trop malheureuſe & trop ſenſible, n'es-tu donc née que pour ſouffrir ? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs; tu ſembles les chercher ſans ceſſe, & ton aſcendant eſt plus fort que tous mes ſoins. A tant de vrais ſujets de peines n'ajoûte pas au moins des chimeres ; & puis que ma diſcrétion t'eſt plus nuiſible qu'utile, ſors d'une erreur qui te tourmente ; peut-être la triſte vérité te ſera-t-elle encore moins cruelle. Apprens donc que ton rêve n'eſt point un rêve ; que ce n'eſt point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais ſa perſonne ; & que cette touchante ſcene inceſſamment préſente à ton imagination s'eſt paſſé réellement dans ta chambre le ſurlendemain du-

du jour où tu fus le plus mal.

La veille, je t'avois quittée assés tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là étoit prêt à sortir, quand tout à coup nous vimes entrer brusquement & se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la reception de ta derniere Lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou: sans savoir encore la raison de son voyage; j'en prévoyois la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le desordre où je le voyois, tout empoisonoit une si douce surprise, & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un serrement de cœur qu'il

partageoit, & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut; *que fait-elle? Ah que fait-elle? donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece, j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Sitôt qu'il sut que c'étoit la petite verole il fit un cri & se trouva mal. La fatigue & l'insomnie jointe à l'inquietude d'esprit l'avoient jetté dans un tel abbatement qu'on fut longtems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de

te

te cauſer une révolution; il offrit d'attendre qu'il n'y eut plus de riſque ; mais ſon ſejour même en étoit un terrible; j'eſſayai de le lui faire ſentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il d'un ton d'indignation : c'eſt trop l'exercer à ma ruine. N'eſperez pas me chaſſer encore comme vous fites à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un ſeul inſtant : Mais je jure par l'auteur de mon être, ajoûta-t-il impétueuſement, que je ne partirai point d'ici ſans l'avoir vue. Eprouvons une fois ſi je vous rendrai pitoyable, ou ſi vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le ſatisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que ſon retour fut découvert: car il n'étoit connu dans la maiſon que du ſeul Hanz dont j'étois ſûre, & nous l'avions ap-

appellé devant nos gens d'un autre nom que le sien (*). Je lui promis qu'il te verroit la nuit suivante; à condition qu'il ne resteroit qu'un instant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en éxigeai sa parole; alors je fus tranquile, je laissai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

Je te trouvai sensiblement mieux, l'éruption étoit achevée; le médecin me rendit le courage & l'espoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu serois moins en état de le reconnoitre. Nous eumes toutes

* On voit dans la quatrieme partie que ce nom substitué étoit celui de *St. Preux*.

toutes les peines du monde à renvoyer ton déſolé pere qui chaque nuit s'obſtinoit à vouloir reſter. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de perſonne, que j'étois également reſolue à veiller, & qu'il ſavoit bien, tout pere qu'il étoit, que ſa tendreſſe n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous reſtâmes ſeules. M. d'Orbe arriva ſur les onze heures, & me dit qu'il avoit laiſſé ton ami dans la rue; je l'allai chercher. Je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En paſſant dans l'antichambre les forces lui manquerent; il reſpiroit avec peine, & fut contraint de s'aſſeoir.

Alors demêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée, oui, dit-il avec un profond ſoupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traverſés .... à la même heure, ... avec le même miſtere ....

j'étois tremblant comme aujourd'hui ... le cœur me palpitoit de même ... ô téméraire! j'étois mortel, & j'osois goûter .... que vais-je voir maintenant dans ce même azile où tout respiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée? dans ce même objet qui faisoit & partageoit mes transports? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuse, & la beauté mourante!

Chere Cousine; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scene. Il te vit, & se tut: Il l'avoit promis; mais quel silence? Il se jetta à genoux; il baisoit tes rideaux en sanglotant; il élevoit les mains & les yeux; il poussoit de sourds gémissemens; il avoit peine à contenir sa douleur & ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains; il s'en saisit avec une espece de fureur; les baisers de feu qu'il appli-

appliquoit ſur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit: je vis que tu l'avois reconnu, & malgré ſa réſiſtance & ſes plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'inſtant, eſpérant éluder l'idée d'une ſi courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant enſuite que tu ne m'en diſois rien, je crus que tu l'avois oubliée, je deffendis à Babi de t'en parler & je ſais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laiſſer fermenter un ſouvenir qu'il n'eſt plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voiſinage. Mais, ma chere, ce n'eſt pas tout; il faut achever de te dire ce qu'auſſi bien tu ne pourrois ignorer longtems. Milord Edouard paſſa deux jours après; il ſe preſſa pour l'atteindre; il le

joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené ſans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baiſoit ta main, je ne puis douter qu'il ne ſe ſoit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuſe. Ce pere de la vie l'a conſervée au plus tendre amant qui fut jamais; il eſt guéri, & ſuivant la derniere lettre de Milord Edouard ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voila, trop aimable couſine, dequoi bannir les terreurs funebres qui t'allarmoient ſans ſujet. Depuis longtems tu as renoncé à la perſonne de ton ami, & ſa vie eſt en ſûreté. Ne ſonge donc qu'à conſerver la tienne & à t'acquiter

de

de bonne grace du ſacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Ceſſe enfin d'être le jouet d'un vain eſpoir & de te repaitre de chimeres. Tu te preſſes beaucoup d'être fiere de ta laideur; ſois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de ſujet de l'être. Tu as eſſuyé une cruelle atteinte, mais ton viſage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne ſont que des rougeurs qui ſeront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne ſuis pas trop mal encore. Mon ange, tu reſteras jolie en dépit de toi, & l'indifférent Wolmar que trois ans d'abſence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O ſi ta ſeule reſſource eſt de déplaire, que ton ſort eſt deſeſpéré!

LETTRE XV.

De Julie.

C'En eſt trop, c'en eſt trop. Ami, tu as vaincu. Je ne ſuis point à l'épreuve de tant d'amour; ma reſiſtance eſt épuiſée. J'ai fait uſage de toutes mes forces, ma conſcience m'en rend le conſolant témoignage. Que le Ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triſte cœur que tu achetas tant de fois & qui coûta ſi cher au tien t'appartient ſans reſerve; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent; il te reſtera juſqu'à mon dernier ſoupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je ſuis laſſe de ſervir aux dépends de la juſtice une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Ju-

Julie ſera toujours tienne, elle t'aimera toujours : il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné; il ne te ſera plus ôté. C'eſt en vain qu'une voix menſongere murmure au fond de mon ame; elle ne m'abuſera plus. Que ſont les vains devoirs qu'elle m'oppoſe contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer? Le plus ſacré de tous n'eſt-il pas envers toi? N'eſt-ce pas à toi ſeul que j'ai tout promis? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais, & ton inviolable fidélité n'eſt-elle pas un nouveau lien pour la mienne? Ah! dans le tranſport d'amour qui me rend à toi, mon ſeul regret eſt d'avoir combattu des ſentimens ſi chers & ſi légitimes. Nature, ô douce nature, reprends tous tes droits! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantiſſent. Les penchans que tu m'as donnés ſeront-ils plus trompeurs

qu'une raiſon qui m'égara tant de fois?

Reſpecte ces tendres penchans, mon aimable ami; tu leur dois trop pour les haïr; mais ſouffres-en le cher & doux partage; ſouffre que les droits du ſang & de l'amitié ne ſoient pas éteints par ceux de l'amour. Ne penſe point que pour te ſuivre j'abandonne jamais la maiſon paternelle. N'eſpere point que je me refuſe aux liens que m'impoſe une autorité ſacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend deſormais toute ſa conſolation ne contriſtera point ſon ame accablée d'ennuis; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien; mais pourtant je ne ſuis point un monſtre; je ſuis foible & non dénaturée.

Mon

Mon parti eſt pris, je ne veux déſoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere eſclave de ſa parole & jaloux d'un vain titre diſpoſe de ma main qu'il a promiſe; que l'amour ſeul diſpoſe de mon cœur; que mes pleurs ne ceſſent de couler dans le ſein d'une tendre amie. Que je ſois vile & malheureuſe; mais que tout ce qui m'eſt cher ſoit heureux & content s'il eſt poſſible. Formez tous trois ma ſeule exiſtence, & que votre bonheur me faſſe oublier ma miſere & mon deſeſpoir.

LETTRE XVI.

Réponse.

NOus renaissons, ma Julie; tous les vrais sentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conservé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu? L'osas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les séparer, ni même de le vouloir? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés & qu'ils puissent rompre? Non, non, Julie, si le sort cruel nous refuse le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fidelles; il

fera

fera la consolation de nos tristes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainsi nous recommençons de vivre pour recommencer de souffrir, & le sentiment de notre existence n'est pour nous qu'un sentiment de douleur. Infortunés! Que sommes-nous devenus? Comment avons-nous cessé d'être ce que nous fumes? Où est cet enchantement de bonheur suprême? Où sont ces ravissemens exquis dont les vertus animoient nos feux? Il ne reste de nous que notre amour; l'amour seul reste, & ses charmes se sont éclipsés. Fille trop soumise, amante sans courage; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée! Oui, c'est l'honnêteté du tien qui nous perd; les sentimens droits qui le rempliſſent en ont chassé la sagesse. Tu as voulu concilier la tendresse filiale avec l'indomptable amour; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les con-

confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie, quel eſt ton inconcevable empire! Par quel étrange pouvoir tu faſcines ma raiſon! Même en me faiſant rougir de nos feux, tu te fais encore eſtimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords ... Des remords! .... étoit-ce à toi d'en ſentir? .... toi que j'aimai .... toi que je ne puis ceſſer d'adorer. .... le crime pourroit-il approcher de ton cœur .... Cruelle! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rend le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit? .... qu'oſes-tu me faire entendre? .... toi, paſſer dans les bras d'un autre? .... un autre te poſſéder? .... N'être plus à moi?....ou pour comble d'horreur n'être pas à moi ſeul! Moi? j'éprouverois cet affreux ſupplice? .... je te verrois ſurvivre à toi-même? .... Non. J'aime mieux te perdre que

te

te partager .... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des tranſports qui m'agitent ! .... avant que ta main ſe fut avilie dans ce nœud funeſte abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le ſein : J'épuiſerois ton chaſte cœur d'un ſang que n'auroit point ſouillé l'infidélité : A ce pur ſang je mêlerois celui qui brule dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je tomberois dans tes bras ; je rendrois ſur tes levres mon dernier ſoupir .... je recevrois le tien .... Julie expirante ! .... ces yeux ſi doux éteints par les horreurs de la mort! .... ce ſein, ce thrône de l'amour, déchiré par ma main, verſant à gros bouillons le ſang & la vie ... Non vis & ſouffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fuſſes plus ; mais je ne puis t'aimer aſſés pour te poignarder.

O ſi tu connoiſſois l'état de ce cœur ſerré

ſerré de détreſſe! Jamais il ne brula d'un feu ſi ſacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui fut ſi chere. Je ſuis amant, je ſais aimer, je le ſens : mais je ne ſuis qu'un homme, & il eſt au deſſus de la force humaine de renoncer à la ſuprême félicité. Une nuit, une ſeule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux ſouvenir, & je ſuis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur & va couvrir de ſon ombre le reſte de ma vie. Ah Julie! objet adoré! S'il faut être à jamais miſérables, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels!

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus ſages nous ſeuls que tout le reſte des hommes, & ſuivre avec une ſimplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que perſonne ne pratique? Quoi! ſerons-nous meilleurs moraliſtes que ces fou-

foules de Savans dont Londres & Paris ſont peuplés, qui tous ſe raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu. Les exemples n'en ſont point ſcandaleux; il n'eſt pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens ſe riroient ici de celui qui par reſpect pour le mariage reſiſteroit au penchant de ſon cœur. En effet, diſent-ils, un tort qui n'eſt que dans l'opinion n'eſt-il pas nul quand il eſt ſecret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaiſance une femme ne rache-t-elle pas ſes fautes (*)? Quel-

(*) Et où le bon Suiſſe avoit-il vû cela? Il y a longtems que les femmes galantes l'ont pris ſur un plus haut ton. Elles commencent par établir fierement leurs amans dans la maiſon, & ſi l'on daigne y ſouffrir le mari, c'eſt autant qu'il ſe comporte envers eux avec le reſpect qu'il leur doit. Une femme qui ſe cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & ſeroit deshonorée; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

Quelle douceur n'employe-t-elle pas à prévenir ou guerir ſes ſoupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'eſt qu'un lien de plus dans la ſociété.

A Dieu ne plaiſe, ô chere amie de mon cœur, que je veuille raſſurer le tien par ces honteuſes maximes. Je les abhorre ſans ſavoir les combattre, & ma conſcience y répond mieux que ma raiſon. Non que je me faſſe fort d'un courage que je haïs, ni que je vouluſſe d'une vertu ſi coûteuſe : mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les juſtifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne ſais ce que j'écris ; je me ſens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'eſpoir que tu me rends eſt triſte

triſte & ſombre; il éteint cette lueur ſi pure qui nous guida tant de fois; tes attraits s'en terniſſent & n'en deviennent que plus touchans; je te vois tendre & malheureuſe; mon cœur eſt inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépends du tien.

Je ſens pourtant qu'une ardeur ſecrette m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah ſais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédomager? Sais-tu juſqu'à quel point un amant qui ne reſpire que pour toi peut te faire aimer la vie? Conçois-tu bien que c'eſt pour toi ſeule que je veux vivre, agir, penſer, ſentir déſormais? Non, ſource délicieuſe de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne ſerai plus rien qu'une partie de toi-mê-

me, & tu trouveras au fond de mon cœur une ſi douce exiſtence que tu ne ſentiras point ce que la tienne aura perdu de ſes charmes. Hébien, nous ſerons coupables, mais nous ne ſerons point méchans; nous ſerons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu: loin d'oſer excuſer nos fautes, nous en gémirons; nous les pleurerons enſemble; nous les rachetterons s'il eſt poſſible, à force d'être bienfaiſans & bons. Julie! ô Julie! que ferois-tu, que peux-tu faire? Tu ne peux échaper à mon cœur: n'a-t-il pas épouſé le tien?

Ces vains projets de fortune qui m'ont ſi groſſierement abuſé ſont oubliés depuis longtems. Je vais m'occuper uniquement des ſoins que je dois à Milord Edouard; il veut m'entraîner en Angleterre; il prétend que je puis l'y ſervir. Hébien, je l'y ſuivrai. Mais je me déroberai tous les ans; je me rendrai ſecretement près de

de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue ; j'aurai du moins baisé tes pas ; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me consoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant ; il croira déja jouïr de ta vue en partant pour t'aller voir ; le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour ; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout à fait perdus ; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE XVII.

De Mad^e. d'Orbe.

VOtre amante n'eſt plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie eſt mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir ſon ſort au ſien. Après tant d'imprudences, rendez grace au Ciel qui vous a ſauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir deshonorée. Reſpectez ſon nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'eſt ce qu'elle fera dans peu. Voici le tems où je vais connoitre ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans intérêt.

LETTRE XVIII.

De Julie.

VOus êtes depuis ſi longtems le dépoſitaire de tous les ſecrets de mon cœur, qu'il ne ſauroit plus perdre une ſi douce habitude. Dans la plus importante occaſion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le votre, mon aimable ami; recueilliez dans votre ſein les longs diſcours de l'amitié; ſi quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au ſort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaine indiſſoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux ſur celle que je quitte; il ne nous ſera pas pénible de rappeller un tems ſi

cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien uſer de celui qui me reſte ; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obſcur à vos yeux. Au moins en conſidérant ce que nous fumes l'un à l'autre, nos cœurs n'en ſentiront que mieux ce qu'ils ſe doivent juſqu'à la fin de nos jours.

Il y a ſix ans à peu près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bienfait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous ; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue (*). Je crus voir ſur

(*) M. Richardſon ſe moque beaucoup de ces attachemens nés de la premiere vue & fondés ſur des conformités indéfiniſſables. C'eſt fort bien fait de s'en moquer; mais comme il n'en exiſte pourtant que trop de cette eſpece, au lieu de s'amuſer à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre ?

ſur votre viſage les traits de l'ame qu'il faloit à la mienne. Il me ſembla que mes ſens ne ſervoient que d'organe à des ſentimens plus nobles; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois que ce que je croyois ſentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je penſois encore ne m'être pas trompée; l'aveugle amour, me diſois-je, avoit raiſon; nous étions faits l'un pour l'autre; je ſerois à lui ſi l'ordre humain n'eut troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être enſemble.

Mes ſentimens nous furent communs; ils m'auroient abuſée ſi je les euſſe éprouvés ſeule. L'amour que j'ai connu ne peut naitre que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point ſi l'on n'eſt aimé; du moins on n'aime pas longtems. Ces paſſions ſans retour qui font, dit-on, tant de malheu-

reux

reux ne ſont fondées que ſur les ſens, ſi quelques unes pénetrent juſqu'à l'ame c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé. L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naitre (*). Tel fut le notre en commençant; tel il ſera, j'eſpere, juſqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis je ſentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur ſe faiſoit entendre: Nous éprouvames bientôt entre nous ce je-ne-ſai-quoi qui rend le ſilence éloquent, qui fait parler des yeux baiſſés, qui donne une timidité téméraire,

(*) Quand ces rapports ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

re, qui montre les desirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ose exprimer.

Je sentis mon cœur & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gene de votre reserve ; j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage ; je cherchois à vous dédomager d'un silence pénible & nécessaire, sans qu'il en coûtât à mon innocence ; je forçai mon naturel, j'imitai ma Cousine ; je devins badine & folâtre comme elle, pour prevenir des explications trop graves & faire passer mille tendres caresses à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre si doux votre état présent que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réussit mal ; on ne sort point de son naturel impunément. Insensée que j'étois, j'accelerai ma perte au lieu de la prevenir, j'employai du poison pour palliatif, & ce qui devoit vous faire taire fut précisément ce qui

vous fit parler. J'eus beau par une froideur affectée vous tenir éloigné dans le tête à tête; cette contrainte même me trahit: vous écrivites. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'osai l'ouvrir. Ce fut là mon crime, & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma santé. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me resoudre à vous laisser partir. Je tombai dans une sorte de desespoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fussiez plus que de n'être point à moi: j'en vins jusqu'à souhaiter votre mort, jusqu'à vous la demander. Le Ciel a vu mon cœur; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il falut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons

leçons qui ne me firent que mieux connoitre les dangers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous futes mon dernier refuge; j'eus assés de confiance en vous pour vous armer contre ma foiblesse, je vous crus digne de me sauver de-moi même & je vous rendis justice. En vous voyant respecter un dépôt si cher, je connus que ma passion ne m'aveugloit point sur les vertus qu'elle me faisoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de sécurité qu'il me sembla que nos cœurs se suffisoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des sentimens honnêtes, je goûtois sans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuse que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir sans risque modérer la mien-

ne ; dans l'innocence de mes désirs je pensois encourager en vous la vertu même, par les tendres caresses de l'amitié. J'appris dans le bosquet de Clarens que j'avois trop compté sur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Un instant, un seul instant embrasa les miens d'un feu que rien ne put éteindre, & si ma volonté resistoit encore, dès lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement ; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double : pour me garantir de vous & de moi, il falut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante ; en fuyant vous achevâtes de vaincre ; & si tôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me restoit pour vous résister.

Mon pere en quitant le service avoit amené chez lui M. de Wolmar ; la vie qu'il

qu'il lui devoit & une liaiſon de vingt ans lui rendoient cet ami ſi cher qu'il ne pouvoit ſe ſéparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge & quoique riche & de grande naiſſance, il ne trouvoit point de femme qui lui convint. Mon pere lui avoit parlé de ſa fille en homme qui ſouhaittoit de ſe faire un gendre de ſon ami; il fut queſtion de la voir, & c'eſt dans ce deſſein qu'ils firent le voyage enſemble. Mon deſtin voulut que je pluſſe à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils ſe donnerent ſecretement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à regler dans une cour du nord où étoient ſa famille & ſa fortune, il en demanda le tems, & partit ſur cet engagement mutuel. Après ſon départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit deſtiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laiſſoit point de

replique à ma timidité de me disposer à recevoir sa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui se sentoit pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution; sans oser vous proposer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la considération pour vous & le desir de vous connoitre; mais la qualité qui vous manquoit le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez, & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eut dû éteindre. Une flateuse illusion me soutenoit dans mes peines; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fut resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi; il m'en eut moins coûté de vous resister toute ma vie

vie que de renoncer à vous pour jamais, & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur ; je tombai dans un abatement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivites de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre desespoir. Hélas! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée, l'inévitable choix qui me restoit à faire étoit d'y joindre celle de mes parens ou la votre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiserent les miennes. Je souhaittai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre.

Je vous vis, je fus guerie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais eſpéré l'y trouver. Je ſentois que mon cœur étoit fait pour la vertu & qu'il ne pouvoit être heureux ſans elle ; je ſuccombai par foibleſſe & non par erreur ; je n'eus pas même l'excuſe de l'aveuglement. Il ne me reſtoit aucun eſpoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceſſaires, ne pouvant les conſerver enſemble & voyant votre égarement, je ne conſultai que vous dans mon choix & me perdis pour vous ſauver.

Mais il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente longtems ceux qui l'abandonnent, & ſes charmes, qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouïr. Coupable & non dépravée,

vée, je ne pus échaper aux remords qui m'attendoient; l'honnêteté me fut chere, même après l'avoir perdue; ma honte pour être ſecrette ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eut été témoin je ne l'aurois pas mieux ſentie. Je me conſolois dans ma douleur comme un bleſſé qui craint la cangrene, & en qui le ſentiment de ſon mal ſoutient l'eſpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche ſans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui ſe plait dans ſon égarement. Une illuſion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'eſperai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'oſai former le projet de contraindre mon Pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit ſerrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel

comme le gage de mon retour à la vertu & de notre bonheur commun: Je le déſirois comme un autre à ma place auroit pu le craindre, le tendre amour tempérant par ſon preſtige le murmure de la conſcience, me conſoloit de ma foibleſſe par l'effet que j'en attendois, & faiſoit d'une ſi chere attente le charme & l'eſpoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques ſenſibles de mon état, j'avois réſolu d'en faire en préſence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (*). Je ſuis timide il eſt vrai; je ſentois tout ce qu'il m'en devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux ſupporter une fois la confuſion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je ſavois que mon pere me donneroit la mort

(*) Paſteur du lieu.

mort ou mon amant ; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi, &, de maniere ou d'autre, j'enviſageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le miſtere que je voulus vous dérober & que vous cherchiez à pénétrer avec une ſi curieuſe inquietude. Mille raiſons me forçoient à cette reſerve avec un homme auſſi emporté que vous ; ſans compter qu'il ne faloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiſcrette importunité. Il étoit à propos ſur tout de vous éloigner durant une ſi périlleuſe ſcene, & je ſavois bien que vous n'auriez jamais conſenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eut été connu.

Hélas, je fus encore abuſée par une ſi douce eſpérance ! Le Ciel rejetta des projets conçûs dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mere ; mon attente

reſta

reſta toujours vaine, & il me fut refuſé d'expier ma faute aux dépends de ma réputation. Dans le deſeſpoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une ſi douce excuſe: je m'en prenois à moi du mauvais ſuccès de mes vœux, & mon cœur abuſé par ſes deſirs ne voyoit dans l'ardeur de les contenter, que le ſoin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un inſtant accomplis; cette erreur fut la ſource du plus cuiſant de mes regrets, & l'amour éxaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la deſtinée. Vous avez ſû (*) quel accident détruiſit, avec le germe que je portois dans mon ſein le dernier fondement de mes eſpérances. Ce mal-

(*) Ceci ſuppoſe d'autres lettres que nous n'avons pas.

malheur m'arriva préciſement dans le tems de notre ſéparation; comme ſi le Ciel eut voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainſi que de mes plaiſirs; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abuſée. Je me vis auſſi mépriſable que je l'étois devenue, & auſſi malheureuſe que je devois toujours l'être avec un amour ſans innocence & des deſirs ſans eſpoir, qu'il m'étoit impoſſible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets je renonçai à des réflexions auſſi douloureuſes qu'inutiles; je ne valois plus la peine que je ſongeaſſe à moi-même, je conſacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le votre, plus d'eſpérance qu'en votre bonheur, & les ſentimens qui me venoient de vous étoient les ſeuls dont je

cruſſe

cruſſe pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point ſur vos défauts mais il me les rendoit chers, & telle étoit ſon illuſion que je vous aurois moins aimé ſi vous aviez été plus parfait. Je connoiſſois votre cœur, vos emportemens; je ſavois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la votre au deſeſpoir. C'eſt par cette raiſon que je vous cachai toujours avec ſoin les engagemens de mon pere, & à notre ſéparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inſpirer un pareil à vous même, je vous flatai d'un eſpoir que je n'avois pas. Je fis plus; connoiſſant le danger qui nous menaçoit, je pris la ſeule précaution qui pouvoit nous en garantir, & vous engageant avec ma parole ma liberté autant qu'il m'étoit poſſible, je tâchai d'in-

ſpirer

ſpirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promeſſe que je n'oſaſſe enfreindre & qui put vous tranquilliſer. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en ſerois jamais départie. La vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle eſt de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le ſéjour où vous étiez me faiſoit trembler ; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi: Je croyois déja vous voir avilir juſqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux; j'aurois mieux aimé vous ſavoir malheureux que mépriſable;

ble; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre deshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer ; & je le fus par un moyen qui eut pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du desordre où vous vous laissâtes entrainer & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois cessé de vous être chere; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincere étoit incapable d'une infidélité cachée; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuſe; pour un tourment de moins, ſans ceſſe il en renaiſſoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il eſt inſenſé de chercher dans l'égarement de ſon cœur un repos qu'on ne trouve que dans la ſageſſe. Depuis longtems je pleurois en ſecret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle conſumoit inſenſiblement. Babi à qui le fatal effet de ma chute m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma Couſine, qu'elles furent ſurpriſes. Le témoignage étoit convaincant; la triſteſſe acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que ſon mal lui avoit laiſſées. Je faillis expirer de regret à ſes pieds. Loin de m'expoſer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & ſe contenta d'en gemir: vous même qui l'aviez ſi cruellement a-

buſée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produiſit votre lettre ſur ſon cœur tendre & compatiſſant. Hélas! elle deſiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois .... que ſert de rappeller une eſpérance à jamais éteinte? Le Ciel en avoit autrement ordonné. Elle-fini ſes triſtes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux ſévere, & de laiſſer une fille ſi peu digne d'elle.

Accablée d'une ſi cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la ſentir; la voix de la nature gémiſſante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une eſpece d'horreur la cauſe de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuſe paſſion qui me les avoit attirés & renoncer à vous pour jamais. Il le faloit, ſans doute; n'avois-je pas aſſés de quoi pleurer le reſte de ma vie, ſans chercher inceſſament de nouveaux ſujets de larmes? Tout ſembloit favoriſer ma ré-

réſolution. Si la triſteſſe attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le ſouvenir de ma mere mourante effaçoit le votre; nous étions éloignés; l'eſpoir m'avoit abandonnée; jamais mon incomparable amie ne fut ſi ſublime ni ſi digne d'occuper ſeule tout mon cœur. Sa vertu, ſa raiſon, ſon amitié, ſes tendres careſſes ſembloient l'avoir purifié; je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard: ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abatement du deſeſpoir.

Comme un malade qui ceſſe de ſouffrir en tombant en foibleſſe ſe ranime à de plus vives douleurs, je ſentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'oſai reſiſter en face

à mon pere. Je lui proteſtai nettement que jamais M. de Wolmar ne me ſeroit rien; que j'étois déterminée à mourrir fille; qu'il étoit maitre de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de ſa colere, ni des traitemens que j'eus à ſouffrir. Je fus inébranlable: ma timidité ſurmontée m'avoit portée à l'autre extrémité, & ſi j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout auſſi réſolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien ſur moi par autorité. Un inſtant je me crus délivrée de ſes perſécutions. Mais que devins-je quand tout à coup je vis à mes pieds le plus ſévere des peres attendri & fondant en larmes? Sans me permettre de me lever il me ſerroit les genoux, & fixant ſes yeux mouillés ſur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entens encore

core au dedans de moi. Ma fille! reſpecte les cheveux blancs de ton malheureux pere; ne le fais pas deſcendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans ſon ſein. Ah! veux-tu donner la mort à toute ta famille?

Concevez mon ſaiſiſſement. Cette attitude, ce ton, ce geſte, ce diſcours, cette affreuſe idée me bouleverſerent au point que je me laiſſai aller demi-morte entre ſes bras, & ce ne fut qu'après bien des ſanglots dont j'étois oppreſſée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible. O mon pere! j'avois des armes contre vos ménaces, je n'en ai point contre vos pleurs. Ceſt vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pumes de longtems nous remettre. Cependant en repaſſant en moi-même ſes derniers mots, je conçus qu'il étoit plus inſtruit que je n'avois cru, & réſo-

lue de me prévaloir contre lui de ſes propres conoiſſances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop longtems differé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eut prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainſi.

„ Je ſais quelle fantaiſie indigne d'une „ fille bien née vous nourriſſez au fond „ de votre cœur. Il eſt tems de ſacri- „ fier au devoir & à l'honnêteté une paſ- „ ſion honteuſe qui vous deshonore & „ que vous ne ſatisferez jamais qu'aux „ dépends de ma vie. Ecoutez une fois „ ce que l'honneur d'un pere & le votre „ exigent de vous, & jugez vous vous- „ même.

„ M. de Wolmar eſt un homme d'u- „ ne grande naiſſance, diſtingué par tou- „ tes les qualités qui peuvent la ſoutenir; „ qui jouït de la conſidération publique „ & qui la mérite. Je lui dois la vie; „ vous ſavez les engagemens que j'ai pris

„ avec

„ avec lui. Ce qu'il faut vous appren-
„ dre encore, c'eſt qu'étant allé dans ſon
„ pays pour mettre ordre à ſes affaires,
„ il s'eſt trouvé envelopé dans la derniere
„ révolution, qu'il y a perdu ſes biens,
„ qu'il n'a lui-même échapé à l'exil en
„ Sibérie que par un bonheur ſingulier,
„ & qu'il revient avec le triſte débris de
„ ſa fortune, ſur la parole de ſon ami
„ qui n'en manqua jamais à perſonne.
„ Preſcrivez-moi maintenant la reception
„ qu'il faut lui faire à ſon retour. Lui
„ dirai-je? Monſieur, je vous promis ma
„ fille tandis que vous étiez riche, mais
„ à préſent que vous n'avez plus rien je
„ me retracte, & ma fille ne veut point
„ de vous. Si ce n'eſt pas ainſi que
„ j'énonce mon refus, c'eſt ainſi qu'on
„ l'interprétera: vos amours allegués ſe-
„ ront pris pour un prétexte, ou ne ſe-
„ ront pour moi qu'un affront de plus,
„ & nous paſſerons, vous pour une fil-

„ le

„ le perdue, moi pour un malhonnête
„ homme qui sacrifie son devoir & sa foi
„ à un vil intérêt, & joint l'ingratitude
„ à l'infidélité. Ma fille! il est trop tard
„ pour finir dans l'opprobre une vie sans
„ tache, & soixante ans d'honneur ne
„ s'abandonnent pas en un quart d'heure.

„ Voyez donc," continua-t-il," com-
„ bien tout ce que vous pouvez me di-
„ re est à présent hors de propos. Vo-
„ yez si des préférences que la pudeur
„ desavoue & quelque feu passager de
„ jeunesse peuvent jamais être mis en ba-
„ lance avec le devoir d'une fille & l'hon-
„ neur compromis d'un pere. S'il n'é-
„ toit question pour l'un des deux que
„ d'immoler son bonheur à l'autre, ma
„ tendresse vous disputeroit un si doux
„ sacrifice; mais mon enfant, l'honneur
„ a parlé & dans le sang dont tu sors,
„ c'est toujours lui qui décide.

Je ne manquois pas de bonne réponse

à

à ce discours; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes si différens des miens, que des raisons qui me sembloient sans réplique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne sachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroissoit avoir acquises sur ma conduite, ni jusqu'où elles pouvoient aller; craignant à son affectation de m'interrompre qu'il n'eut déja pris son parti sur ce que j'avois à lui dire, &, plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre, parce qu'elle étoit plus selon sa maniere de penser. Je lui déclarai sans détour l'engagement que j'avois pris avec vous; je protestai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il put arriver, je ne me marierois jamais sans votre consentement.

En effet, je m'apperçus avec joye

que mon ſcrupule ne lui déplaiſoit pas; il me fit de vifs reproches ſur ma promeſſe, mais il n'y objecta rien; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une choſe toujours ſacrée! Au lieu donc de s'amuſer à diſputer ſur la nullité de cette promeſſe, dont je ne ſerois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir ſur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponſe! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicateſſe que vous ne deviez en avoir! Mais je vous connoiſſois trop pour douter de votre obéiſſance, & je ſavois que plus le ſacrifice exigé vous ſeroit pénible, plus vous ſeriez prompt à vous l'impoſer. La réponſe vint; elle me fut cachée durant ma maladie; après mon rétabliſſement mes craintes furent con-

confirmées & il ne me reſta plus d'excuſes. Au moins mon pere me déclara qu'il n'en recevroit plus, & avec l'aſcendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit ſur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui put le détourner de m'épouſer: car, ajouta-t-il, cela lui paroitroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce ſoit, il faut que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le ſavez, mon ami; ma ſanté, ſi robuſte contre la fatigue & les injures de l'air, ne peut reſiſter aux intempéries des paſſions, & c'eſt dans mon trop ſenſible cœur qu'eſt la ſource de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins euſſent corrompu mon ſang; ſoit que la nature eut pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeſte, je me ſentis fort incomodée à la fin de cet entretien. En ſortant de la chambre

de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai si mal qu'en me mettant au lit j'espérai ne m'en plus relever. Tout le reste vous est trop connu; mon imprudence attira la votre. Vous vintes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient si souvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à dessein; je ne pus supporter cette derniere épreuve, & voyant un si tendre amour survivre à l'espérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & se ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il faloit aimer malgré moi; je sentis qu'il faloit être coupable; que je ne pouvois résister ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois

devrois jamais les droits de l'amour & du ſang qu'aux dépends de l'honnêteté. Ainſi tous mes bons ſentimens achèverent de s'éteindre ; toutes mes facultés s'altérerent ; le crime perdit ſon horreur à mes yeux ; je me ſentis toute autre au dedans de moi ; enfin, les tranſports effrenés d'une paſſion rendue furieuſe par les obſtacles, me jetterent dans le plus affreux deſeſpoir qui puiſſe accabler une ame ; j'oſai deſeſperer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit ſi corrompu que ma raiſon ne put réſiſter aux diſcours de vos philoſophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais ſouillé mon eſprit oſerent s'y préſenter. La volonté les combatoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & ſi je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois

plus ces réſolutions généreuſes qui ſeules peuvent lui reſiſter.

J'ai peine à pourſuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu ſi vif & ſi doux dont nous étions animés épuroit tous nos ſentimens, où ſa ſainte ardeur (*) nous rendoit la pudeur plus chere & l'honnêteté plus aimable, où les deſirs même ne ſembloient naitre que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Reliſez nos premieres lettres; ſongez à ces momens ſi courts & trop peu goûtés où l'amour ſe paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens deſavoués par elle.

Qu'é-

(*) Sainte ardeur! Julie, ah Julie! quel mot pour une femme auſſi bien guérie que vous croyez l'être?

Qu'étions-nous, & que sommes-nous devenus? Deux tendres amans passerent ensemble une année entiere dans le plus rigoureux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler; mais leurs cœurs s'entendoient; ils croyoient souffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils se parlerent; mais contens de savoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passerent une autre année dans une reserve non moins severe; ils se disoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus; un instant de foiblesse les égara; ils s'oublierent dans les plaisirs; mais s'ils cesserent d'être chastes, au moins ils étoient fideles; au moins le ciel & la nature autorisoient les nœuds qu'ils avoient formés; au moins la vertu leur étoit toujours chere; ils l'aimoient encore & la savoient encore honorer; ils s'étoient moins cor-

rompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans si tendres qui bruloient d'une flamme si pure; qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté? Qui l'apprendra sans gémir sur eux? Les voila livrés au crime. L'idée même de souiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur .... ils méditent des adulteres! Quoi, sont-ils bien les mêmes? Leurs ames n'ont elles point changé? Comment cette ravissante image que le méchant n'apperçut jamais peut elle s'effacer des cœurs où elle a brillé? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connüe? Combien de siecles ont pu produire ce changement étrange? Quelle longueur de tems put détruire un si charmant souvenir, & faire perdre le vrai sentiment du bonheur à qui l'a pu savourer une fois? Ah, si le premier

mier desordre est pénible & lent, que tous les autres sont prompts & faciles! Prestige des passions! tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un seul moment de la vie; on se détourne d'un seul pas de la droite route. Aussi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd. On tombe enfin dans le gouffre, & l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois

vois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse: il falut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurois vû les apprets de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combatre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prete à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au Temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'Eglise, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste,

guſte, tout rempli de la majeſté de celui qu'on y ſert. Une frayeur ſoudaine me fit friſſonner; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner juſqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre je ſentis mon trouble augmenter durant la cérémonie, & s'il me laiſſoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour ſombre de l'édifice, le profond ſilence des Spectateurs, leur maintien modeſte & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'impoſant aſpect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit paſſer un air de ſolemnité qui m'excitoit à l'attention & au reſpect, & qui m'eut fait frémir à la ſeule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la providence & entendre la voix de Dieu dans le miniſtre prononçant gravement la ſainte liturgie. La pureté, la dignité, la ſainteté du mariage, ſi vivement expoſées dans les paroles de l'écri-

ture,

ture, ſes chaſtes & ſublimes devoirs ſi importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, ſi doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impreſſion que je crus ſentir intérieurement une révolution ſubite. Une puiſſance inconnue ſembla corriger tout à coup le deſordre de mes affections & les rétablir ſelon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, diſois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponſe de ma bouche: le Ciel & la terre ſont témoins de l'engagement ſacré que je prens; ils le ſeront encore de ma fidélité à l'obſerver. Quel droit peut reſpecter parmi les hommes quiconque oſe violer le premier de tous?

Un coup d'œil jetté par hazard ſur M^r. & Mad^e. d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre & fixant ſur moi des yeux attendris,

tendris, m'émut plus puiſſamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoitre l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis, époux fideles, ſans bruler de ce feu dévorant qui conſume l'ame, vous vous aimez d'un ſentiment pur & doux qui la nourrit, que la ſageſſe autoriſe & que la raiſon dirige; vous n'en êtes que plus ſolidement heureux. Ah! puiſſai-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouïr du même bonheur; ſi je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces ſentimens reveillerent mon eſpérance & mon courage. J'enviſageai le ſaint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ſes devoirs. Quand le Paſteur me demanda ſi je promettois obéiſſance & fidélité parfaitte à celui que j'acceptois

pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis je soupirois après une heure de solitude & de recueillement. Je l'obtins, non sans peine, & quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagere en changeant de condition, & de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre mais dangereuse, je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si longtems en paix avec tant de sujet de me la rappeller; je me serois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur, qui m'étoit trop

peu

peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit guere à craindre: je sentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin pour penser à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquiles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joye vint alors inonder mon ame! Quel sentiment de paix effacé depuis si longtems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle! Je crus me sentir renaitre; je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi; c'est toi qui me la rendras chere; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah, j'ai trop appris

te qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois!

Dans le raviſſement d'un changement ſi grand, ſi prompt, ſi ineſpéré, j'oſai conſidérer l'état où j'étois la veille; je frémis de l'indigne abaiſſement où m'avoit réduit l'oubli de moi même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuſe révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la ſageſſe? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidele à l'amour qu'à l'honneur qui me fut ſi cher? Par quelle faveur du ſort votre inconſtance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations? Comment euſſai-je oppoſé à un autre amant une réſiſtance que le premier avoit déja vaincue, & une honte accoutumée à céder aux deſirs? Aurois-je plus reſpecté les droits d'un amour éteint que je n'a-

n'avois reſpecté ceux de la vertu, jouiſſant encore de tout leur empire? Quelle ſûreté avois-je eue de n'aimer que vous ſeul au monde, ſi ce n'eſt un ſentiment intérieur que croyent avoir tous les amans, qui ſe jurent une conſtance éternelle, & ſe parjurent innocemment toutes les fois qu'il plait au Ciel de changer leur cœur? Chaque défaite eut ainſi préparé la ſuivante; l'habitude du vice en eut effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du deshonneur à l'infamie ſans trouver de priſe pour m'arrêter; d'une amante abuſée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon ſexe, & le deſeſpoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet ſi naturel de ma premiere faute? Qui m'a retenue après le premier pas? Qui m'a conſervé ma réputation & l'eſtime de ceux qui me ſont chers? Qui m'a miſe ſous la ſauvegarde d'un époux vertueux, ſage, aimable par ſon caractere,

tere, & même par ſa perſonne, & rempli pour moi d'un reſpect & d'un attachement ſi peu mérités? Qui me permet, enfin, d'aſpirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne? Je le vois, je le ſens; la main ſecourable qui m'a conduite à travers les ténebres eſt celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur & me rend à moi malgré moi-même. La voix ſecrette qui ne ceſſoit de murmurer au fond de mon cœur s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prette à périr. L'auteur de toute vérité n'a point ſouffert que je ſortiſſe de ſa préſence coupable d'un vil parjure, & prévenant mon crime par mes remords il m'a montré l'abîme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'inſecte & roûler les cieux, tu veilles ſur la moindre de tes œuvres! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer; daigne accep-

cepter d'un cœur épuré par tes soins l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert!

A l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de sûreté où je me sentois rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Etre dont il est le trône & qui soutient ou détruit quand il lui plait par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, & dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidele, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille & toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux regles de la raison que je tiens de toi. Je remets

mon

mon cœur sous ta garde & mes desirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante qui est la tienne, & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'eusse faite avec un vrai zele, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions; il me parut si facile & si doux de les suivre que je vis clairement où je devois chercher desormais la force dont j'avois besoin pour resister à mon propre cœur & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triste aveuglement qui me l'avoit fait manquer si longtems. Je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & manierée, qui sans toucher le

cœur

cœur raſſure la conſcience; de ſe borner à des formules; & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penſer le reſte du tems. Scrupuleuſement attaché au culte public, je n'en ſavois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me ſentois bien née & me livrois à mes penchans; j'aimois à réflechir, & me fiois à ma raiſon; ne pouvant accorder l'eſprit de l'évangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine ſageſſe; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois penſé dans l'autre, j'étois dévote à l'Egliſe & philoſophe au logis. Hélas! je n'étois rien nulle part; mes prieres n'étoient que des mots, mes raiſonnemens des Sophiſmes, & je ſuivois pour toute lumiere la fauſſe lueur des feux-errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué jusqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison premiere, & sur quelle base étoient-ils fondés? Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépends du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépends du mien? si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêchent de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surprise en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la maladresse.

adreſſe. Enfin que le caractere & l'amour du beau ſoit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle auſſi longtems qu'il ne ſera point défiguré; mais comment m'aſſurer de conſerver toujours dans ſa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres ſenſibles de modele auquel on puiſſe la comparer? Ne ſait-on pas que les affections déſordonnés corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la conſcience s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiecle, dans chaque peuple, dans chaque individu ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés?

Adorez l'Etre Eternel, mon digne & ſage ami; d'un ſouffle vous détruirez ces fantômes de raiſon, qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la

vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui ſait dire au juſte oublié, tes vertus ont un témoin; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer; tous ſes traits liés à l'eſſence infinie ſe répréſentent toujours à la raiſon & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré. Ces diſtinctions me ſemblent faciles; le ſens commun ſuffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut ſéparer de l'idée de cette eſſence eſt Dieu; tout le reſte eſt l'ouvrage des hommes. C'eſt à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriſer ſes inclinations baſſes & à ſurmonter ſes vils penchans. Un cœur pénétré de ces ſublimes vérités ſe refuſe

aux

aux petites paſſions des hommes; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil; le charme de la méditation l'arrache aux deſirs terreſtres; & quand l'Etre immenſe dont il s'occupe n'exiſteroit pas, il ſeroit encore bon qu'il s'en occupât ſans ceſſe pour être plus maitre de lui-même, plus fort, plus heureux & plus ſage.

Cherchez-vous un exemple ſenſible des vains ſophiſmes d'une raiſon qui ne s'appuye que ſur elle-même? Conſidérons de ſens-froid les diſcours de vos philoſophes, dignes apologiſtes du crime, qui ne ſéduiſirent jamais que des cœurs déja corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus ſaint & au plus ſolemnel des engagemens, ces dangéreux raiſonneurs ont réſolu d'anéantir d'un ſeul coup toute la ſociété humaine, qui n'eſt fondée que ſur la foi des conventions? Mais voyez, je vous

prie, comment ils disculpent un adultere secret! C'est, disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours? comme s'il suffisoit pour autoriser le parjure & l'infidélité qu'ils ne nuisissent pas à autrui? comme si ce n'étoit pas assés pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent? Quoi donc! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il est en soi la force du serment & des contracts les plus inviolables? Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir fourbe & menteur? Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font desirer le mal & la mort d'autrui? la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer & avec qui l'on a juré de vivre? Ce n'est pas un mal qu'un état dont mille autres crimes sont toujours le fruit? Un bien qui produiroit

tant

tant de maux ſeroit par cela ſeul un mal lui-même.

L'un des deux penſeroit-il être innocent, parce qu'il eſt libre peut-être de ſon côté, & ne manque de foi à perſonne? Il ſe trompe groſſierement. Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des Epoux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à bruler d'une flame adultere. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme

pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre peche, premierement parce qu'il la fait pecher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il peche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

Le crime eſt ſecret, diſent-ils, & il n'en réſulte aucun mal pour perſonne. Si ces philoſophes croyent l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime ſecret celui qui a pour témoin le premier offenſé & le ſeul vrai Juge? Etrange ſecret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand-même ils ne reconnoitroient pas la préſence de la divinité, comment oſent-ils ſoutenir qu'ils ne font de mal à perſonne?

ne? comment prouvent ils qu'il eſt indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne ſoient pas de ſon ſang; d'être chargé, peut-être de plus d'enfans qu'il n'en auroit eu, & forcé de partager ſes biens aux gages de ſon deshonneur ſans ſentir pour eux des entrailles de pere? Suppoſons ces raiſonneurs matérialiſtes, on n'en eſt que mieux fondé à leur oppoſer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuſe philoſophie, & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raiſons. En effet, ſi le corps ſeul produit la penſée, & que le ſentiment dépende uniquement des organes, deux Etres formés d'un même ſang ne doivent ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre, & ſe reſſembler d'ame comme de viſage, ce qui eſt une grande raiſon de s'aimer?

N'eſt-

N'eſt-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un ſang étranger cette union naturelle, & d'altérer dans ſon principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eut horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice, & le crime eſt-il moindre de le changer dans le ſein de la mere?

Si je conſidere mon ſexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce deſordre qu'ils prétendent ne faire aucun ma.! Ne fut-ce que l'aviliſſement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus? Que d'indices trop ſûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils penſent juſtifier par le ſecret! Ne fut-ce que de n'être plus aimé de ſa femme. Que fera-t-elle avec ſes ſoins artificieux que mieux prouver ſon indifférence? Eſt-ce

l'œil

l'œil de l'amour qu'on abuſe par de feintes careſſes? & quel ſupplice auprès d'un objet chéri, de ſentir que la main nous embraſſe & que le cœur nous repouſſe? Je veux que la fortune ſeconde une prudence qu'elle a ſi ſouvent trompée; je compte un moment pour rien la témérité de confier ſa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le Ciel ſe plait à confondre: Que de fauſſetés, que de menſonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domeſtiques, pour en impoſer au public! Quel ſcandale pour des complices! quel exemple pour des enfans! Que devient leur éducation parmi tant de ſoins pour ſatisfaire impunément de coupables feux? Que devient la paix de la maiſon & l'union des chefs? Quoi! dans tout cela l'epoux n'eſt point lézé? Mais qui le dédomagera donc d'un cœur qui lui étoit dû?

dû? Qui lui pourra rendre une femme eſtimable? Qui lui donnera le repos & la ſûreté? Qui le guérira de ſes juſtes ſoupçons? Qui fera confier un pere au ſentiment de la nature en embraſſant ſon propre enfant?

A l'égard des liaiſons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'eſt moins une raiſon ſérieuſe qu'une plaiſanterie abſurde & brutale qui ne mérite pour toute réponſe que le mépris & l'indignation. Les trahiſons, les querelles, les combats, les meurtres les empoiſonnemens dont ce deſordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent aſſés ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il réſulte quelque ſorte de ſociété de ce vil & mépriſable commerce, elle eſt ſemblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour aſſurer les ſociétés légitimes.

J'ai

J'ai tâché de ſuſpendre l'indignation que m'inſpirent ces maximes pour les diſcuter paiſiblement avec vous. Plus je les trouve inſenſées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles ſupportent mal l'examen de la ſaine raiſon; mais où chercher la ſaine raiſon ſinon dans celui qui en eſt la ſource, & que penſer de ceux qui conſacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider? Défions-nous d'une philoſophie en paroles; défions-nous d'une fauſſe vertu qui ſape toutes les vertus, & s'applique à juſtifier tous les vices pour s'autoriſer à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui eſt bien eſt de le chercher ſincerement, & l'on ne peut longtems le chercher ainſi ſans remonter à l'auteur de tout bien. C'eſt ce qu'il me ſemble

avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes ſentimens & ma raiſon; c'eſt ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez ſuivre la même route. Il m'eſt conſolant de ſonger que vous avez ſouvent nourri mon eſprit des grandes idées de la religion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en euſſiez pas ainſi parlé ſi vous aviez eu d'autres ſentimens. Il me ſemble même que ces converſations avoient pour nous des charmes. La préſence de l'Etre Suprême ne nous fut jamais importune; elle nous donnoit plus d'eſpoir que d'épouvante; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement juſqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous diſions en déplorant nos foibleſſes, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquiles.

Si

Si cette ſécurité nous égara, c'eſt au principe ſur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'eſt-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une regle pour ſes actions, une autre pour ſes ſentimens, de penſer comme s'il étoit ſans corps, d'agir comme s'il étoit ſans ame, & de ne jamais approprier à ſoi tout entier, rien de ce qu'il fait en toute ſa vie? Pour moi, je trouve qu'on eſt bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines ſpéculations. La foibleſſe eſt de l'homme, & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera ſans doute; mais le crime eſt du méchant, & ne reſtera point impuni devant l'auteur de toute juſtice. Un incrédule, d'ailleurs heureuſement né ſe livre aux vertus qu'il aime; il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ſes deſirs ſont droits, il les ſuit

ſans contrainte ; il les ſuivroit de même s'ils ne l'étoient pas ; car pourquoi ſe gêneroit-il ? Mais celui qui reconnoit & ſert le pere commun des hommes ſe croit une plus haute deſtination ; l'ardeur de la remplir anime ſon zele, & ſuivant une regle plus ſûre que ſes penchans, il ſait faire le bien qui lui coûte, & ſacrifier les deſirs de ſon cœur à la loi du devoir. Tel eſt, mon ami, le ſacrifice héroïque auquel nous ſommes tous deux appellés. L'amour qui nous uniſſoit eut fait le charme de notre vie. Il ſurvéquit à l'eſpérance ; il brava le tems & l'éloignement ; il ſupporta toutes les épreuves. Un ſentiment ſi parfait ne devoit point périr de lui-même ; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout eſt changé entre nous ; il faut néceſſairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'eſt plus votre ancienne Julie ; la révolution

tion de vos ſentimens pour elle eſt inévitable, & il ne vous reſte que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un paſſage d'un Auteur que vous ne récuſerez pas. „ L'amour " dit-il " eſt privé de „ ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour en ſentir tout „ le prix, il faut que le cœur s'y com„ plaiſe & qu'il nous éleve en élevant „ l'objet aimé. Otez l'idée de la per„ fection vous ôtez l'enthouſiaſme ; ô„ tez l'eſtime & l'amour n'eſt plus rien. „ Comment une femme honorera-t-elle „ un homme qu'elle doit mépriſer? Com„ ment pourra-t-il honorer lui-même „ celle qui n'a pas craint de s'abandon„ ner à un vil corrupteur? Ainſi bientôt „ ils ſe mépriſeront mutuellement. L'a„ mour, ce ſentiment céleſte ne ſera plus „ pour eux qu'un honteux commerce. Ils „ auront perdu l'honneur & n'auront

„ point trouvé la félicité." (*) Voila notre leçon, mon ami, c'eſt vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieuſement, & jamais l'honnêteté leur fut elle auſſi chere que dans les tems heureux où cette lettre fut écritte? Voyez donc à quoi nous méneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépends des plus doux tranſports qui raviſſent l'ame. L'horreur du vice qui nous eſt ſi naturelle à tous deux s'étendroit bientôt ſur le complice de nos fautes; nous nous haïrons pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un ſentiment ſi cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conſerver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence? N'eſt-ce pas conſerver tout ce qu'il eut de plus charmant? Oui, mon bon & digne ami, pour

(*) Voyez premiere partie. Lettre XXIV.

pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reſte & ſoyez l'amant de mon ame. Cette idée eſt ſi douce qu'elle conſole de tout.

Voila le fidelle tableau de ma vie, & l'hiſtoire naïve de tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le ſentiment qui m'attache à vous eſt ſi tendre & ſi vif encore, qu'une autre en ſeroit peut-être allarmée ; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je ſens qu'il a changé de nature, & du moins en cela, mes fautes paſſées fondent ma ſécurité préſente. Je ſais que l'exacte bienſéance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne ſeroient pas contentes que vous ne fuſſiez tout à fait oublié. Je crois avoir une regle plus ſûre & je m'y tiens. J'écoute en ſecret ma conſcience ; elle ne me reproche rien, & jamais elle ne trompe une ame qui la con-

consulte sincerement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement desiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame une fois corrompue l'est pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle même; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout à coup ses rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiete. Toutes ses habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractere primitif & l'on devient comme un nouvel être sorti recémment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précedente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abjet

& foible; aujourd'hui l'on eſt fort & magnanime. En ſe contemplant de ſi près dans deux états ſi différens, on en ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté, & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque choſe de ſemblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien ſi redouté me delivre d'une ſervitude beaucoup plus redoutable, & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi, pour qu'en changeant d'eſpéce notre union ſe detruiſe. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie, & quoique nous en ayons pu dire durant nos illuſions, je doute que ce changement vous ſoit deſavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus

ſage, & pour épurer par des mœurs Chrétiennes les leçons de la philoſophie. Je ne ſerai jamais heureuſe que vous ne ſoyez heureux auſſi, & je ſens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur ſans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce conſolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir beſoin d'apologie pour cette longue Lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle ſeroit plus courte. Avant de la finir il me reſte une grace à vous demander. Un cruel fardeau me peſe ſur le cœur. Ma conduite paſſée eſt ignorée de M. de Wolmar; mais une ſincérité ſans reſerve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déja cent fois tout avoüé; vous ſeul m'avez retenue. Quoique je connoiſſe

noiſſe la ſageſſe & la modération de M. de Wolmar, c'eſt toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire ſans votre conſentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop préſumé de vous ou de moi en me flatant de l'obtenir? ſongez, je vous ſupplie, que cette reſerve ne ſauroit être innocente, qu'elle m'eſt chaque jour plus cruelle, & que juſqu'à la reception de votre réponſe je n'aurai pas un inſtant de tranquilité.

LETTRE XIX.

Réponſe.

ET vous ne ſeriez plus ma Julie? Ah! ne dites pas cela, digne & reſpectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui mérités les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être ſenſible à la véritable beauté; vous êtes celle que je ne ceſſerai d'adorer, même après ma mort, s'il reſte encore en mon ame quelque ſouvenir des attraits vraiment céleſtes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus ſemblable à vous même. Non, non, quelque ſupplice que j'éprouve à le ſentir & le dire, jamais vous ne futes mieux ma Julie

lie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas! c'eſt en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au ſeul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une paſſion criminelle que je ne puis ni ſupporter ni vaincre, ſuis-je celui que je penſois être? Etois-je digne de vous plaire? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon deſeſpoir? C'étoit bien à moi d'oſer ſoupirer pour vous! Eh! qu'étois-je pour vous aimer?

Inſenſé! comme ſi je n'éprouvois pas aſſés d'humiliations ſans en rechercher de nouvelles! Pourquoi compter des différences que l'amour fit diſparoitre? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, ſa flame me ſoutenoit; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs ſentimens nous étoient communs & les miens partageoient la grandeur des votres. Me voila donc re-

tombé dans toute ma baſſeſſe! Doux eſpoir qui nourriſſois mon ame & m'abuſas ſi longtems, te voila donc éteint ſans retour? Elle ne ſera point à moi? Je la perds pour toujours? Elle fait le bonheur d'un autre?... ô rage!-ô tourment de l'enfer! .... Infidelle! ah! devois-tu jamais.... Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu! vous l'avez trop bien dit, elle n'eſt plus .... elle n'eſt plus, cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi, je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre? .... elle pouvoit m'écouter? J'étois malheureux? .... que ſuis-je donc aujourd'hui? .... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en eſt fait, il faut renoncer l'un à l'autre; il faut nous quiter. La vertu même en a dicté l'arrêt; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous .... oubliez-moi,

du

du moins. Je l'ai réſolu, je le jure; je ne vous parlerai plus de moi.

Oſerai-je vous parler de vous encore, & conſerver le ſeul intérêt qui me reſte au monde; celui de votre bonheur? En m'expoſant l'état de votre ame, vous ne m'avez rien dit de votre ſort. Ah! pour prix d'un ſacrifice qui doit être ſenti de vous, daignez me tirer de ce doute inſupportable. Julie, êtes-vous heureuſe? Si vous l'êtes donnez-moi dans mon deſeſpoir la ſeule conſolation dont je ſois ſuſceptible; ſi vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ſerai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis ſur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis conſentir, & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus me doit rendre inexorable ſur celui-ci. Le ſujet eſt de la derniere importance, & je vous ex-

horte à bien peſer mes raiſons. Premierement, il me ſemble que votre extrême délicateſſe vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point ſur quel fondement la plus auſtere vertu pourroit exiger une pareille confeſſion. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne ſauroit s'obliger pour le paſſé ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage, de l'uſage antérieur qu'on a fait de ſa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promiſe? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'eſt pas à votre époux, c'eſt à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tirannie de votre pere, le Ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds un crime que l'amour ni l'honneur peut-être ne par-

donne

donne point, & c'eſt à moi ſeul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il eſt des cas où le devoir puiſſe exiger un pareil aveu, c'eſt quand le danger d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne penſez ſur vos vrais ſentimens. En la liſant, j'ai ſenti dans mon propre cœur, combien le votre eut abhorré de près, même au ſein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la ſageſſe & la raiſon la défendent; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſés réflechi ſur une pareil-

pareille démarche? Connoiſſez-vous aſſés votre mari pour-être ſûre de l'effet qu'elle produira ſur lui? ſavez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caracteres. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légerement la foi conjugale ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux indiſpenſables & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſés médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſque un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance

dont

dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du mariage eſt plus reſpectée, dans des lieux où ce lien ſacré forme une union ſolide & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus ſévere d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'ayent connu que pour eux un ſentiment tendre; uſurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuſe Julie, défiez-vous d'un zele ſans fruit & ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à réveler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt d'aucun uſage à votre époux. S'il eſt digne de cet aveu, ſon ame en ſera contriſtée, & vous l'aurez affligé ſans raiſon: s'il n'en eſt pas digne,

digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ſes torts envers vous? Que ſavez-vous ſi votre vertu qui vous a ſoutenue contre les attaques de votre cœur, vous ſoutiendroit encore contre des chagrins domeſtiques toujours renaiſſans? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de ſcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à ſortir. La ſageſſe eſt la baſe de toute vertu; conſultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occaſion de votre vie, & ſi ce fatal ſecret vous peſe ſi cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, les années, vous donnent une connoiſſance plus parfaite de votre époux, & ajoûtent dans ſon cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus ſûr encore des charmes de votre ca-

rac-

racter, & la douce habitude de les ſentir. Enfin quand ces raiſons toutes ſolides qu'elles ſont ne vous perſuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expoſe. O Julie, écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque ſacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui.

Il faut finir cette Lettre. Je ne pourrois, je le ſens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quiter! ſi jeune encore, il faut déja renoncer au bonheur? O tems, qui ne dois plus revenir! tems paſſé pour toujours, ſource de regrets éternels! plaiſirs, tranſports, douces extaſes, momens délicieux, raviſſemens céleſtes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LETTRE XX.

De Julie.

VOus me demandez si je suis heureuse. Cette question me touche, & en la faisant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne saurois être heureuse si vous cessiez de m'aimer: mais je le suis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le votre. Si j'ai évité dans ma Lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoissois trop votre sensibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines: mais votre inquiétude sur mon sort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de

de lui, comme il convient à ſon épouſe & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans; ſa vie unie, reglée, & le calme des paſſions lui ont conſervé une conſtitution ſi ſaine & un air ſi frais qu'il paroit à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la ſageſſe. Sa phiſionomie eſt noble & prévenante, ſon abord ſimple & ouvert, ſes manieres ſont plus honnêtes qu'empreſſées, il parle peu & d'un grand ſens, mais ſans affecter ni préciſion, ni ſentences. Il eſt le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit perſonne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raiſon.

Malgré ſa froideur naturelle, ſon cœur ſecondant les intentions de mon pere crut ſentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de ſa vie il prit un attache-

ment. Ce goût modéré mais durable s'eſt ſi bien réglé ſur les bienſéances & s'eſt maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu beſoin de changer de ton en changeant d'état, & que ſans bleſſer la gravité conjugale il conſerve avec moi depuis ſon mariage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triſte, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi; il ne me cherche pas, mais il n'eſt pas fâché que je le cherche, & me quite peu volontiers. Il ne rit point; il eſt ſérieux ſans donner envie de l'être; au contraire, ſon abord ſerein ſemble m'inviter à l'enjoûment, & comme les plaiſirs que je goûte ſont les ſeuls auxquels il paroit ſenſible, une des attentions que je lui dois eſt de chercher à m'amuſer. En un mot, il veut que je ſois heureuſe; il ne me le dit pas, mais je le vois; &

vou-

vouloir le bonheur de ſa femme n'eſt-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque ſoin que j'aye pu l'obſerver, je n'ai pû lui trouver de paſſion d'aucune eſpece que celle qu'il a pour moi. Encore cette paſſion eſt-elle ſi égale & ſi tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer & qu'il ne le veut qu'autant que la raiſon le permet. Il eſt réellement ce que Milord Edouard croit être; en quoi je le trouve bien ſupérieur à tous nous autres gens à ſentiment qui nous admirons tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manieres & n'agit que par un principe toujours ſuſpect; mais la raiſon n'a d'autre fin que ce qui eſt bien; ſes regles ſont ſûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles ſpéculations qui ne ſont pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar eſt d'obſerver. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde ſageſſe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faiſoit du mal, il en diſcuteroit les motifs & les moyens auſſi paiſiblement que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifférente. Je ne ſais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé pluſieurs fois lui-même avec beaucoup d'eſtime, & je le connois incapable de déguiſement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obſervoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eſt que le ſecret reproche d'une conſcience allarmée. Quoiqu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir ; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, com-

comme je la lui rends auprès de vous.

J'oublois de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'eſt reſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſagement, en maintenant chez lui, non l'incomode & vain apareil du luxe, mais l'abondance, les véritables comodités de la vie (*), & le néceſſaire chez ſes voiſins indi-

(*) Il n'y a pas d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la lézine. On prend ſur la nature, ſur les vrais plaiſirs, ſur le beſoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne ſon palais aux dépends de ſa cuiſine; tel autre aime mieux une belle vaiſſelle qu'un bon diné; tel autre fait un repas d'apareil, & meurt de faim tout le reſte de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil, je m'attends à du vin qui m'empoiſonne. Combien de fois dans des maiſons de campagne en reſpirant le

indigens. L'ordre qu'il a mis dans ſa maiſon eſt l'image de celui qui regne au fond de ſon ame, & ſemble imiter dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne

le frais au matin l'aſpect d'un beau jardin vous tente? On ſe leve de bonne heure on ſe promene on gagne de l'appétit, on veut déjeuner. L'Officier eſt ſorti, ou les proviſions manquent, ou Madame n'a pas donné ſes ordres, ou l'on vous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut reſter à jeun juſqu'à trois heures, ou déjeuner avec des tulipes. Je me ſouviens de m'être promené dans un très beau parc dont on diſoit que la Maitreſſe aimoit beaucoup le caffé & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre ſols la taſſe: mais elle donnoit de grand cœur mille écus à ſon jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du caffé plus ſouvent.

ne que d'avantage & n'eſt ſupportable qu'à celui qui l'impoſe, ni cette confuſion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'uſage de tout. On y reconnoit toujours la main du maitre & l'on ne la ſent jamais; il a ſi bien ordonné le premier arrangement qu'à préſent tout va tout ſeul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voila, mon bon ami, une idée abrégée mais fidelle du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoitre depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroit le dernier ſans aucune altération; ce qui me fait eſpérer que je l'ai bien vû, & qu'il ne me reſte plus rien à découvrir; car je n'imagine pas qu'il put ſe montrer autrement ſans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous même, & il fau-

droit me mépriſer beaucoup pour ne pas me croire heureuſe avec tant de ſujet de l'être (*). Ce qui m'a longtems abuſée & qui peut-être vous abuſe encore, c'eſt la penſée que l'amour eſt néceſſaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'eſt une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs ſuffiſent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne reſulte de cette union un attachement très tendre qui, pour n'être pas préciſement de l'amour, n'en eſt pas moins doux & n'en eſt que plus durable. L'amour eſt accompagné d'une inquietude continuelle de

(*) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal ſecret qui la tourmenta ſi fort dans la ſuite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à ſon ami.

de jalouſie ou de privation, peu convenable au mariage, qui eſt un état de jouiſſance & de paix. On ne s'épouſe point pour penſer uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maiſon, bien elever ſes enfans. Les amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent inceſſamment que d'eux, & la ſeule choſe qu'ils ſachent faire eſt de s'aimer. Ce n'eſt pas aſſés pour des Epoux qui ont tant d'autres ſoins à remplir. Il n'y a point de paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'amour: On prend ſa violence pour un ſigne de ſa durée; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux, l'étend, pour ainſi dire, ſur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume; il s'uſe avec la jeuneſſe, il

s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge, & depuis que le monde exiſte on n'a jamais vû deux amans en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima; ne le trouvant plus on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus. (*) Combien alors il eſt à craindre que l'ennui ne ſuccede à des ſentimens trop vifs, que leur déclin

(*) Je ſerois bien ſurpris que Julie eut lû & cité la Rochefoucault en toute autre occaſion. Jamais ſon triſte livre ne ſera goûté des bonnes gens.

déclin ſans s'arrêter à l'indifférence ne paſſe juſqu'au dégoût, qu'on ne ſe trouve enfin tout à fait raſſaſiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans on n'en vienne à ſe haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que ſais-je ce que vous ſeriez devenu ceſſant de l'être? L'amour éteint vous eut toujours laiſſé la vertu, je l'avoue; mais en eſt-ce aſſés pour être heureux dans un lien que le cœur doit ſerrer, & combien d'hommes vertueux ne laiſſent pas d'être des maris inſupportables? ſur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illuſion ne nous prévient l'un pour l'autre; nous nous voyons tels que nous ſommes; le ſentiment qui nous joint n'eſt point l'a-

veugle transport des cœurs passionnés, mais l'immuable & constant attachement de deux personnes honnêtes & raisonnables qui destinées à passer ensemble le reste de leurs jours sont contentes de leur sort & tâchent de se le rendre doux l'une à l'autre. Il semble que quand on nous eut formés exprès pour nous unir on n'auroit pu réussir mieux. S'il avoit le cœur aussi tendre que moi, il seroit impossible que tant de sensibilité de part & d'autre ne se heurtât quelquefois, & qu'il n'en resultât des querelles. Si j'étois aussi tranquille que lui, trop de froideur regneroit entre nous, & rendroit la société moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal ensemble; s'il m'eut trop aimée, il m'eut été importun. Chacun des deux est précisément ce qu'il faut à l'autre; il m'éclaire & je l'anime; nous en valons mieux réunis,

nis, & il ſemble que nous ſoyons deſtinés à ne faire entre nous qu'une ſeule ame, dont il eſt l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas juſqu'à ſon âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage: car avec la paſſion dont j'étois tourmentée, il eſt certain que s'il eut été plus jeune, je l'aurois épouſé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eut peut-être empêché l'heureuſe révolution qui s'eſt faite en moi.

Mon ami; le Ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompenſe la docilité des enfans. A Dieu ne plaiſe que je veuille inſulter à vos déplaiſirs. Le ſeul deſir de vous raſſurer pleinement ſur mon ſort me fait ajoûter ce que je vais vous dire. Quand avec les ſentimens que j'eus ci-devant pour vous & les connoiſſances que j'ai maintenant, je ſerois libre encore, & maitreſſe de me choiſir

un mari, je prends à témoin de ma ſincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'eſt pas vous que je choiſirois, c'eſt M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guériſon que j'achêve de vous dire ce qui me reſte ſur le cœur. M. de Wolmar eſt plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſſera du moins une chaſte veuve. Vous me connoiſſez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je ſois femme à m'en retracter jamais.

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes peut ſervir encore à réſoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir

devoir faire à mon mari. Il eſt trop ſage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir ſeul peut m'arracher, & je ne ſuis pas plus incapable d'uſer de la ruſe des Dames dont vous parlez, qu'il l'eſt de m'en ſoupçonner. Quant à la raiſon ſur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eſt pas néceſſaire, elle eſt certainement un ſophiſme: Car quoiqu'on ne ſoit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autoriſe point à ſe donner à lui pour autre choſe que ce qu'on eſt. Je l'avois ſenti, même avant de me marier, & ſi le ſerment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puiſque c'eſt un crime de faire un ſerment injuſte, & un ſecond de le tenir. Mais j'avois une autre raiſon que mon cœur n'oſoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable

ble encore. Grace au Ciel elle ne ſubſiſte plus.

Une conſidération plus légitime & d'un plus grand poids eſt le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme qui tire ſon bonheur de l'eſtime qu'il a pour ſa femme. Il eſt ſûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainſi je riſque par une confidence indiſcrette de l'affliger à pure perte, ſans tirer d'autre avantage de ma ſincérité que de décharger mon cœur d'un ſecret funeſte qui me peſe cruellement. J'en ſerai plus tranquille, je le ſens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le ſera-t-il moins, & ce ſeroit bien mal réparer mes torts que de préferer mon repos au ſien.

Que ferai-je donc dans le doute où je ſuis? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux

mieux ſur mes devoirs, je ſuivrai le conſeil de votre amitié; je garderai le ſilence; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puiſſe un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme auſſi néceſſaire, trouvez bon, mon ami, que nous ceſſions deſormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confeſſion, il décideroit juſqu'à quel point nous pouvons nourrir les ſentimens de l'amitié qui nous lie & nous en donner les innocens témoignages; mais puiſque je n'oſe le conſulter là-deſſus, j'ai trop appris à mes dépends combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il eſt tems de devenir ſage. Malgré la ſécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cauſe, ni me livrer étant femme

femme à la même préſomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous ſupplie auſſi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne ceſſerai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt & que ce ſentiment eſt auſſi pur que le jour qui m'éclaire, je ſerai bien aiſe de ſavoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Made. d'Orbe dans les occaſions où vous aurez quelque évenement intéreſſant à nous apprendre. J'eſpere que l'honnêteté de votre ame ſe peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma Couſine eſt vertueuſe & ſage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour ſupprimer cette correſpondance ſi vous étiez capable d'en abuſer.

Adieu,

Adieu, mon cher & bon ami; ſi je croyois que la fortune put vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune; mais peut-être avez-vous raiſon de la dédaigner avec tant de tréſors pour vous paſſer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'eſt la fortune du ſage; nous avons toujours ſenti qu'il n'y en avoit point ſans la vertu; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abſtrait n'ait plus d'éclat que de ſolidité, & ne ſoit un nom de parade qui ſert plus à éblouïr les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je ſonge que des gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs oſoient parler de vertu! ſavez-vous bien ce que ſignifioit pour nous un terme ſi reſpectable & ſi profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel? c'étoit cet amour forcené dont nous

étions embrasés l'un & l'autre qui déguisoit ses transports sous ce saint enthousiasme pour nous les rendre encore plus chers & nous abuser plus longtems. Nous étions faits, j'ose le croire, pour suivre & chérir la véritable vertu, mais nous nous trompions en la cherchant & ne suivions qu'un vain fantôme. Il est tems que l'illusion cesse; il est tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous sera pas difficile. Vous avez votre guide en vous même, vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame est saine, elle s'attache à tout ce qui est bien, & si quelquefois il lui échape, c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conscience, & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les

lier

lier plus ſolidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'eſt pas aſſés, croyez-moi, que la vertu ſoit la baſe de votre conduite, ſi vous n'établiſſez cette baſe même ſur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde ſur un grand élephant, & puis l'élephant ſur une tortue, & quand on leur demande ſur quoi porte la tortue, ils ne ſavent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux diſcours de votre amie, & de choiſir pour aller au bonheur une route plus ſûre que celle qui nous a ſi longtems égarés. Je ne ceſſerai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne ſerai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah! ſi jamais nos cœurs ſe rappellent malgré nous les erreurs de notre jeuneſſe, faiſons au

moins que le retour qu'elles auront produit en autorise le souvenir, & que nous puissions dire avec cet ancien; hélas nous périssions si nous n'eussions péri!

Ici finissent les sermons de la prêcheuse. Elle aura desormais assés à faire à se prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours; ainsi l'ordonne l'inflexible devoir: Mais croyez que le cœur de Julie ne sait point oublier ce qui lui fut cher .... mon Dieu! que fais-je? .... vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah! n'est-il pas permis de s'attendrir en disant à son ami le dernier adieu?

LETTRE XXI.

A Milord Edouard.

OUi, Milord, il eſt vrai ; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis longtems elle m'eſt à charge ; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois ſûr de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous diſiez que je vous étois néceſſai-

re; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupés que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus! Milord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Etre éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné: des prétextes & des ſophiſmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raiſon, parlez à mon cœur; je ſuis prêt à vous entendre: mais ſouvenez-vous que ce n'eſt point le deſeſpoir qu'on abuſe.

Vous voulez qu'on raiſonne: Hébien raiſonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queſtion qu'on agite, j'y conſens. Cherchons la vérité paiſiblement, tranquillement. Diſcutons la propoſition générale

comme

comme s'il s'agiſſoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de ſe la donner. Je ne veux pas faire un livre à ſon exemple & je ne ſuis pas fort content du ſien; mais j'eſpere imiter ſon ſang-froid dans cette diſcuſſion.

J'ai longtems médité ſur ce grave ſujet. Vous devez le ſavoir, car vous connoiſſez mon ſort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queſtion ſe réduit à cette propoſition fondamentale. Chercher ſon bien & fuir ſon mal en ce qui n'offenſe point autrui, c'eſt le droit de la nature. Quand notre vie eſt un mal pour nous & n'eſt un bien pour perſonne il eſt donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je penſe que c'eſt celle-là, & ſi l'on venoit à bout de la renverſer, il n'y a point d'action humaine dont on ne put faire un crime.

Que

Que disent là-dessus nos Sophistes? Premierement ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras? Cependant quand ils craignent la cangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon corps, je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits sont naturellement des biens pour nous, ils ne sont que trop sujets à changer de nature, & il y ajouta la raison pour nous apprendre à les discerner. Si cette regle ne nous autorisoit pas à choisir les uns & rejetter les autres,

autres, quel ſeroit ſon uſage parmi les hommes?

Cette objection ſi peu ſolide, ils la retournent de milles manieres. Ils regardent l'homme vivant ſur la terre comme un ſoldat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé? Le congé n'eſt-il pas dans le mal-être? En quelque lieu qu'il me place, ſoit dans un corps, ſoit ſur la terre, c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal. Voila la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens; mais quand je meurs naturellement Dieu ne m'ordonne pas de quiter la vie, il me l'ôte: c'eſt en me la rendant inſuportable qu'il m'ordonne de la quiter. Dans le premier cas,

je reſiſte de toute ma force, dans le ſecond j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens aſſés injuſtes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la providence, comme ſi l'on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps? Eſt-il quelque lieu dans l'univers où quelque être exiſtant ne ſoit pas ſous ſa main, & agira-t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne? Non, ſa juſtice & ſa bonté ſont mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort put me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'eſt un des Sophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès,

ne

ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien? Bon Socrate, que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort? Ce n'eſt point cela du tout, mais il faloit dire; ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quité cet habit pour mieux faire ſon ſervice? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie; comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fut plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux notres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incomode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit? Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonne-

mens, ils aggravent le prétendu crime comme si l'on s'ôtoit l'existence, & le punissent, comme si l'on existoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé, cette question n'y est traitée que très légerement & comme en passant. Socrate condanné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eut médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lût par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quita la terre.

Ces

Ces mêmes Sophiſtes demandent ſi jamais la vie peut être un mal? En conſidérant cette foule d'erreurs de tourmens & de vices dont elle eſt remplie, on ſeroit bien plus tenté de demander ſi jamais elle fut un bien? Le crime aſſiege ſans ceſſe l'homme le plus vertueux, chaque inſtant qu'il vit, il eſt prêt à devenir la proye du méchant ou méchant lui-même. Combattre & ſouffrir, voila ſon ſort dans ce monde: mal faire & ſouffrir, voila celui du malhonnête homme. Dans tout le reſte ils different entre eux, ils n'ont rien en commun que les miſeres de la vie. S'il vous faloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponſes de ſages, des actes de vertu récompenſés par la mort. Laiſſons tout cela, Milord; c'eſt à vous que je parle, & je vous demande quelle eſt ici bas la principale oc-

cupation du ſage, ſi ce n'eſt de ſe concentrer, pour ainſi dire, au fond de ſon ame, & de s'efforcer d'être mort durant ſa vie? Le ſeul moyen qu'ait trouvé la raiſon pour nous ſouſtraire aux maux de l'humanité, n'eſt-il pas de nous détacher des objets terreſtres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au dedans de nous-même, de nous élever aux ſublimes contemplations; & ſi nos paſſions & nos erreurs ſont nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous ſoupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que ſont ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcretement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantiſſent pour ainſi dire leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens; ils n'ont point de jouïſſances qui ne leur

prépa-

préparent mille ameres privations : plus ils sentent & plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils sont malheureux.

Mais qu'en général, ce soit si l'on veut un bien pour l'homme de ramper tristement sur la terre, j'y consens : je ne prétens pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaste tombeau du monde. Il est, il est des infortunés trop privilégiés pour suivre la route commune, & pour qui le desespoir & les ameres douleurs sont le passeport de la nature. C'est à ceux-là qu'il seroit aussi insensé de croire que leur vie est un bien, qu'il l'étoit au Sophiste Possidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fut un mal. Tant qu'il nous est bon de vivre nous le desirons fortement, & il n'y a que le sentiment des maux extrêmes qui puisse vaincre en

nous ce desir : car nous avons tous reçu de la nature une très grande horreur de la mort, & cette horreur déguise à nos yeux les miseres de la condition humaine. On supporte longtems une vie pénible & douloureuse avant de se resoudre à la quiter; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sait très certainement au moins qu'elle est un mal longtems avant de nous le paroitre, & chez tout homme sensé le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'est pas tout: après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire; ils disent ensuite qu'elle est un mal, pour nous reprocher

cher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'eſt une lâcheté de ſe ſouſtraire à ſes douleurs & à ſes peines, & il n'y a jamais que des poltrons qui ſe donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Eponine, Lucrece ſoient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Caſſius, & toi qui partageois avec les Dieux les reſpects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguſte & ſacrée animoit les Romains d'un ſaint zele & faiſoit frémir les Tyrans, tes fiers admirateurs ne penſoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refuſé au crime heureux l'homage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes ſublimes, &

qu'ils

qu'ils ſont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous ſauvez ſi courageuſement d'un combat pour ſupporter plus longtems la peine de vivre ; quand un tiſon brulant vient à tomber ſur cette éloquente main, pourquoi la retirez vous ſi vîte ? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oſer ſoutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à ſupporter le tiſon; & moi, qui m'oblige à ſupporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'eſt-elle pas également ſon ouvrage?

Sans doute, il y a du courage à ſouffrir avec conſtance les maux qu'on ne peut éviter; mais il n'y a qu'un inſenſé qui ſouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter ſans mal faire, & c'eſt ſouvent un très grand mal d'endurer un

mal

mal ſans néceſſité. Celui qui ne ſait pas ſe délivrer d'une vie douloureuſe par une prompte mort reſſemble à celui qui aime mieux laiſſer envénimer une playe que de la livrer au fer ſalutaire d'un chirurgien. Vien, reſpectable Pariſot, (*) coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire ſans ſourciller, & me laiſſerai traitter de lâche par le brave qui voit tomber la ſienne en pourriture faute d'oſer ſoutenir la même opération.

J'avoue qu'il eſt des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de diſpoſer de lui-même, mais en revanche combien en eſt-il qui l'ordonnent? Qu'un Magiſtrat à qui tient le ſalut de la

(*) Chirurgien de Lion, homme d'honneur, bon Citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ſes bienfaits.

la patrie, qu'un pere de famille qui doit la subsistance à ses enfans, qu'un débiteur insolvable qui ruineroit ses créanciers, se dévouent à leur devoir quoiqu'il arrive; que mille autres rélations civiles & domestiques forcent un honnête homme infortuné de supporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuste, est-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conserver aux dépends d'une foule de misérables une vie qui n'est utile qu'à celui qui n'ose mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le sauvage décrepit à son fils qui le porte & fléchit sous le poids; les ennemis sont là; va combattre avec tes freres, va sauver tes enfans, & n'expose pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la misere, ennemis domestiques pires que les sauvages, permet-

mettroient à un malheureux eſtropié de conſommer dans ſon lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſtence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quiter un ſéjour où ſes plaintes ſont importunes & ſes maux ſans utilité?

Peſez ces conſidérations, Milord; raſſemblez toutes ces raiſons & vous trouverez qu'elles ſe réduiſent au plus ſimple des droits de la nature qu'un homme ſenſé ne mit jamais en queſtion. En effet, pourquoi ſeroit-il permis de ſe guérir de la goute & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main? S'il eſt pénible de mourir, qu'eſt-ce à dire? Les drogues ſont-elles plaiſirs à prendre? Combien de gens préferent la

mort à la medécine? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il eſt plus permis de ſe délivrer d'un mal paſſager en faiſant des remédes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on eſt moins coupable d'uſer de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre eſt de nous délivrer du mal être; ſi nous regardons au moyen, l'un & l'autre eſt également naturel; ſi nous regardons à la repugnance, il y en a également des deux côtés; ſi nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé? à quelle douleur veut-on ſe ſouſtraire qui ne nous vienne pas de ſa main? Quelle eſt la borne où finit ſa puiſſance, & où l'on peut légitimement reſiſter? Ne nous eſt-il donc permis de

chan-

changer l'état d'aucune choſe, parce que tout ce qui eſt eſt comme il l'a voulu? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ſes loix, & quoique nous faſſions pouvons-nous jamais les enfreindre. Non Milord, la vocation de l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conſcience pour le vouloir, & la raiſon pour le choiſir. Il l'a conſtitué ſeul juge de ſes propres actions. Il a écrit dans ſon cœur, fais ce qui t'eſt ſalutaire & n'eſt nuiſible à perſonne. Si je ſens qu'il m'eſt bon de mourir, je réſiſte à ſon ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort deſirable, il me preſcrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre candeur; quelles maximes plus

certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire? Si les Chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de ſa regle unique, qui eſt l'Ecriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jeſus-Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'apuyerent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déja combatu; de ſorte que les fidelles qui croyent ſuivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le ſuicide, ou même une ſimple improbation; & n'eſt-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui ſe ſont donnés la mort, on n'y trouve pas un ſeul mot de blâme contre aucun de ces exemples? Il

y a

y a plus ; celui de Samſon eſt autoriſé par un prodige qui le venge de ſes ennemis. Ce miracle ſe ſeroit-il fait pour juſtifier un crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire par une femme, l'eut-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme ſi Dieu lui-même eut voulu tromper les hommes?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enſuit-il de là? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis; & Moyſe qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice; les deux ſeules conſidérations qui puiſſent rendre l'homicide criminel, & que la na-

ture y a mis, d'ailleurs, un ſuffiſant obſtacle.

Mais, diſent-ils encore, ſouffrez patiemment les maux que Dieu vous envoye; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainſi les maximes du Chriſtianiſme, que c'eſt mal en ſaiſir l'eſprit! L'homme eſt ſujet à mille maux, ſa vie eſt un tiſſu de miſeres, & il ne ſemble naitre que pour ſouffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raiſon veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'eſt jamais contraire à la raiſon, l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui! C'eſt de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque au profit de l'autre vie la réſignation dans celle-ci. La véritable péni-

pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & ſi quelqu'un montre aſſés d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous ſans remords de la vie méme, auſſi tôt qu'elle eſt un mal pour nous; puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Etre Suprême, n'eſt-ce rien que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que

le

le bon ſens dicte à tous les hommes & que la Religion autoriſe (*). Revenons à nous.

(*) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille, quand on l'examine pour ſoi? La lettre eſt-elle fabriquée, ou l'Auteur ne veut-il qu'être réfuté? Ce qui peut tenir en doute, c'eſt l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui ſemble autoriſer le ſien. Robeck délibéra ſi poſément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien peſant, bien froid, & quand il eut établi, ſelon lui, qu'il étoit permis de ſe donner la mort, il ſe la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de ſiecle & de nation. Quand ce n'eſt pas la mode de ſe tuer, on n'imagine que des enragés qui ſe tuent; tous les actes de courage ſont autant de chimeres pour les ames foibles; chacun ne juge des autres que par ſoi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples atteſtés d'hommes ſages en tout autre point, qui, ſans remords, ſans fureur, ſans deſeſpoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur eſt à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu?

nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur ; je connois vos peines ; vous ne souffrez pas moins que moi ; vos maux sont sans remede ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir : Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent bassement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort ignominie & douleur un corps infirme & cassé? Nous sommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage ai-

sément de ses entraves, & où l'homme fait encore mourir; plus tard il se laisse en gémissant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort desirable; craignons qu'elle ne vienne avec ses horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en souviens, il fut un instant où je ne demandois qu'une heure au Ciel, & où je serois mort desespéré si je ne l'eusse obtenue. Ah qu'on a de peine à briser les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il est sage de la quiter aussi tôt qu'ils sont rompus! Je le sens, Milord, nous sommes dignes tous deux d'une habitation plus pure; la vertu nous la montre, & le sort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous unisse encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre,

tre, de confondre leurs derniers ſoupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame! Quelle douleur, quel regret peut empoiſonner leurs derniers inſtans? Que quitent-ils en ſortant du monde? Ils s'en vont enſemble; ils ne quitent rien.

LETTRE XXII.

Réponſe.

JEune homme, un aveugle tranſport t'égare; ſois plus diſcret; ne conſeille point en demandant conſeil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme; je ſuis Anglois, je ſais mourir; car je ſais vivre, ſouffrir en homme. J'ai vû la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il eſt vrai, tu m'étois néceſſaire; mon ame avoit beſoin de la tienne; tes ſoins pouvoient m'être utiles; ta raiſon pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie; ſi je ne m'en ſers point, à qui t'en prends-tu? Où eſt-elle? qu'eſt-elle devenue? Que peux-tu faire?

A quoi eſt-tu bon dans l'état où te voila? Quels ſervices puis-je eſperer de toi? Une douleur inſenſée te rend ſtupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme; tu n'es rien; & ſi je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es je ne vois rien dans le monde au deſſous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta Lettre même. Autrefois je trouvois en toi du ſens, de la vérité. Tes ſentimens étoient droits, tu penſois juſte, & je ne t'aimois pas ſeulement par goût mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la ſageſſe. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raiſonnemens de cette Lettre dont tu parois ſi content? Un miſérable & perpétuel ſophiſme qui dans l'égarement de ta raiſon marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever ſi je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverſer tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une ſeule choſe. Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penſes pas, ſans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & ſoit placé ſur la terre au hazard, ſeulement pour vivre, ſouffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement ſur ce point; après quoi nous reprendrons pié à pié ta Lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune; car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choſes que chacun ſe croit diſpenſé d'obéir à la regle qu'il preſcrit aux autres, & l'on ſait bien que tout hom-

homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer de vivre? La preuve en eſt ſingulière; c'eſt que tu as envie de mourir. Voila certes un argument fort comode pour les ſcélérats: Ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre, & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé? Quoi! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire? Le Ciel ne t'impoſa-t-il point avec la vie une tâche

pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prete au Juge Suprême qui te demandera compte de ton tems? Parle, que lui diras-tu? J'ai séduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assés vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie est un mal. Mais, regarde cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature

nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active & morale qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospere, & un bien pour l'honnête homme infortuné: car ce n'est pas une modification passagere, mais son raport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quiter? Penses-tu que je n'aye pas demêlé sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens? Croi-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, & dis ouvertement à ton ami; j'ai perdu l'espoir de

de corrompre une honnête femme, me voila forcé d'être homme de bien; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis; la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras; la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai ſans mieux raiſonner: car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brule pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je ſouffre, me dis-tu; dépend-il de moi de ne pas ſouffrir? D'abord, c'eſt changer l'état de la queſtion; car il ne s'agit pas de ſavoir ſi tu ſouffres, mais ſi c'eſt un mal pour toi de vivre. Paſſons. Tu ſouffres, tu dois chercher à ne plus ſouffrir. Voyons s'il eſt beſoin de mourir pour cela.

Con-

Conſidere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement oppoſé au progrès des maux du corps, comme les deux ſubſtances ſont oppoſées par leur nature. Ceux-ci s'invétérent, s'empirent en vieilliſſant & détruiſent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & paſſageres d'un être immortel & ſimple, s'effacent inſenſiblement & le laiſſent dans ſa forme originelle que rien ne ſauroit changer. La triſteſſe, l'ennui, les regrets, le deſeſpoir ſont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce ſentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous ſoient plus inhérens que nos chagrins; non ſeulement je penſe qu'ils périſſent avec le corps qui les occaſion-

caſionne; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne put ſuffire pour corriger les hommes, & que pluſieurs ſiecles de jeuneſſe ne nous appriſſent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoiqu'il en ſoit; puiſque la plupart de nos maux phyſiques ne font qu'augmenter ſans ceſſe, de violentes douleurs du corps, quand elles ſont incurables, peuvent autoriſer un homme à diſpoſer de lui: car toutes ſes facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant ſans remede, il n'a plus l'uſage ni de ſa volonté ni de ſa raiſon; il ceſſe d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quiter un corps qui l'embarraſſe & où ſon ame n'eſt déja plus.

Mais il n'en eſt pas ainſi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles ſoient, portent toujours leur remede avec elles.

En

En effet, qu'eſt-ce qui rend un mal quelconque intolérable? c'eſt ſa durée. Les opérations de la chirurgie ſont communément beaucoup plus cruelles que les ſouffrances qu'elles guériſſent; mais la douleur du mal eſt permanente, celle de l'opération paſſagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'eſt-il donc beſoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui ſeule les rendroit inſupportables? Eſt-il raiſonable d'appliquer d'auſſi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la conſtance & n'eſtime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de ſe délivrer des mêmes ſouffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems? Attends & tu ſeras guéri. Que demandes-tu davantage?

Ah! c'eſt ce qui redouble mes peines de ſonger qu'elles finiront! Vain ſophiſ-

me de la douleur! Bon-mot ſans raiſon, ſans juſteſſe, & peut-être ſans bonne-foi. Quel abſurde motif de deſeſpoir que l'eſpoir de terminer ſa miſere (*)! Même en ſuppoſant ce bizarre ſentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur préſente par l'aſſurance de la voir finir, comme on ſcarifie une playe pour la faire cicatriſer? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à ſouffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'eſt-ce pas faire à l'inſtant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penſes-y bien, jeune homme; que ſont dix,

(*) Non, Milord, on ne termine pas ainſi ſa miſere, on y met le comble; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regretant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de ſa douleur par ſa douleur même, & cet état eſt moins affreux que de ne tenir plus à rien.

dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre; la vie s'écoule en un inſtant ; elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe.

Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eſt permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoûtant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes dire?

Ta mort ne fait de mal à perſonne?

J'entends ! mourir à nos dépends ne t'importe guere, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes ; n'en eſt-il point de plus chers encore (*) qui t'obligent à te conſerver ? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſés aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-tu ne lui rien devoir ? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à ſa premiere innocence ? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des bleſſures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au

(*) Des droits plus chers que ceux de l'amitié ? Et c'eſt un ſage qui le dit ! Mais ce prétendu ſage étoit amoureux lui-même.

au monde & à la vertu leur plus digne ornement? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus peſant à ſupporter que la vie? Ingrat ami, amant ſans délicateſſe, feras-tu toujours occupé de toi-même? Ne ſongeras-tu jamais qu'à tes peines? N'es-tu point ſenſible au bonheur de ce qui te fut cher? & ne ſaurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi?

Tu parles des devoirs du magiſtrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te ſont pas impoſés, tu te crois affranchi de tout. Et la ſociété à qui tu dois ta conſervation, tes talens, tes lumieres; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont beſoin de toi, ne leur dois-tu rien? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de Citoyen. Où eſt ce vertueux patriote

qui refuſe de vendre ſon ſang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verſer que pour ſon pays, & qui veut maintenant le répandre en deſeſpéré contre l'expreſſe deffenſe des loix? Les loix, les loix, Jeune homme! le ſage les mepriſe-t-il? Socrate innocent, par reſpect pour elles ne voulut pas ſortir de priſon. Tu ne balances point à les violer pour ſortir injuſtement de la vie, & tu demandes; quel mal fais-je?

Tu veux t'autoriſer par des exemples. Tu m'oſes nommer des Romains! Toi, des Romains! Il t'appartient bien d'oſer prononcer ces noms illuſtres! Di-moi, Brutus mourut-il en amant deſeſpéré, & Caton dechira-t-il ſes entrailles pour ſa maitreſſe? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi? Montre-moi la meſure commune de cette ame ſublime & de la tienne. Téméraire, ah tai-toi!

Je

Je crains de profaner ſon nom par ſon apologie. A ce nom ſaint & auguſte, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la pouſſiere, & honorer en ſilence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples ſont mal choiſis, & que tu juges baſſement des Romains, ſi tu penſes qu'ils ſe cruſſent en droit de s'ôter la vie auſſi-tôt qu'elle leur étoit à charge. Regarde les beaux tems de la République, & cherche ſi tu y verras un ſeul Citoyen vertueux ſe délivrer ainſi du poids de ſes devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par ſa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eut point donné Poſthumius pour que cette reſſource lui fut permiſe aux fourches Caudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Conſul Varron pour avoir pu ſurvivre à ſa défai-

défaite? Par quelle raiſon tant de Généraux ſe laiſſerent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit ſi cruelle, & à qui il en coutoit ſi peu de mourir? C'eſt qu'ils devoient à la patrie leur ſang leur vie & leurs derniers ſoupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir ſacré. Mais quand les Loix furent anéanties & que l'Etat fut en proye à des Tirans, les Citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits ſur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de ceſſer d'être; ils avoient rempli leurs fonctions ſur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de diſpoſer d'eux, & de ſe rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à ſervir Rome expirante & à combattre pour les Loix,

Loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vit dans aucun d'eux le ſpectacle indigne, des vrais Citoyens ſervant un uſurpateur.

Mais toi, qui eſt-tu ? Qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuſer ſur ton obſcurité ? Ta foibleſſe t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta Patrie, en es-tu moins ſoumis à ſes loix ? Il te ſied bien d'oſer parler de mourir tandis que tu dois l'uſage de ta vie à tes ſemblables ! Apprend qu'une mort telle que tu la medites eſt honteuſe & furtive. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quiter, rend-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien ? Je ſuis inutile au monde ? Philoſophe d'un jour ! Ignores-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre ſans y trouver quelque de-

voir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'humanité, par cela ſeul qu'il exiſte?

Ecoute-moi, jeune inſenſé; tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, vien, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-meme. „ Que je faſſe encore une bon-„ ne action avant que de mourir." Puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à deffendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crain d'abuſer ni de ma bourſe ni de mon crédit: prends; épuiſe mes biens, faimoi riche. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te

retient

retient pas; meurs, tu n'es qu'un méchant.

LETTRE XXIII.

De Milord Edouard.

JE ne pourrai, mon cher, vous embraſſer aujourd'hui, comme je l'avois eſpéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinſington. Le train de la Cour eſt qu'on y travaille beaucoup ſans rien faire, & que toutes les affaires s'y ſuccedent ſans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus importante affaire des Miniſtres eſt d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop viſible n'abrege pas ces délais. Vous ſavez que la Cour ne me convient guere; elle m'eſt encore plus inſuportable depuis

que

que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant, en cauſant avec ces empreſſés fainéans, il m'eſt venu une idée qui vous regarde, & ſur laquelle je n'attends que votre aveu pour diſpoſer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous ſouffrez à la fois du mal & de la réſiſtance. Si vous voulez vivre & guerir; c'eſt moins parce que l'honneur & la raiſon l'exigent que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'eſt pas aſſés. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute choſe, on ne réuſſit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raiſon ſeule ne vous rendra pas la raiſon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention

que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous sortiez d'au dedans de vous, & ce n'est que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il se présente pour cette épreuve une occasion qui n'est pas à dédaigner; il est question d'une entreprise grande, belle, & telle que bien des âges n'en voyent pas de semblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand spectacle qui puisse frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'observation trouvera dequoi se contenter. Vos fonctions seront honorables, elles n'exigeront, avec des talens que vous possédez, que du courage & de la santé. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendront que mieux; enfin votre engagement

ne

ne ſera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; parce que ce projet ſur le point d'éclorre eſt pourtant encore un ſecret dont je ne ſuis pas le maitre. J'ajoûterai ſeulement que ſi vous négligez cette heureuſe & rare occaſion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez, peut-être, toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon Coureur, qui vous porte cette Lettre, de vous chercher où que vous ſoyez, & de ne point revenir ſans votre réponſe ; car elle preſſe, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE XXIV.

Réponse.

FAites, Milord; ordonnez de moi; vous ne ſerez deſavoué ſur rien. En attendant que je mérite de vous ſervir, au moins que je vous obéiſſe.

LETTRE XXV.

De Milord Edouard.

PUiſque vous approuvez l'idée qui m'eſt venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer dequoi il s'agit, ſelon la permiſſion que j'en ai reçûe en répondant de vous.

Vous ſavez qu'on vient d'armer à Plimouth une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux de guerre, & qu'elle eſt prette à mettre à la voile. Celui qui doit la commander eſt M. George Anſon, habile & vaillant Officier, mon ancien ami. Elle eſt deſtinée pour la mer du Sud où elle doit ſe rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes orientales. Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas queſtion

de moins que du tour du monde; expédition qu'on eſtime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inſcrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de conſidération dans l'équipage j'y ai fait ajoûter un titre, & vous êtes couché ſur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere deſtination, je ſais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres (*) & vous préſenter à M. Anſon dans deux jours. En attendant, ſongez à votre équipage, & à vous pour-

(*) Je n'entends pas trop bien ceci. Kinſington n'étant qu'à un quart de lieues de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas; cependant voila Milord Edouard forcé d'y paſſer je ne ſais combien de jours.

pourvoir d'Inſtrumens & de Livres ; car l'embarquement eſt prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'eſpere que Dieu vous ramenera ſain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous ſéparer jamais.

LETTRE XXVI.

A Mad^e. d'Orbe.

JE pars, chere & charmante Couſine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémiſphere la paix dont je n'ai pû jouïr dans celui-ci. Inſenſé que je ſuis! Je vais errer dans l'univers ſans trouver un lieu pour y repoſer mon cœur; je vais chercher un azile au monde où je puiſſe être loin de vous! Mais il faut reſpecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un pere. Sans eſpérer de guerir, il faut au moins le vouloir, puiſque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours, je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je ſerai dans

dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages ; dans trois ans peut-être .... qu'il ſeroit affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril eſt au fond de mon cœur : car quoiqu'il en ſoit de mon ſort ; je l'ai réſolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette Lettre en paſſant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiſſez ſon ame, & vous devinerez aiſément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne ; jugez auſſi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord ! vos yeux les reverront !

Votre amie a donc ainſi que vous le bonheur d'être mere ? Elle devoit donc l'être ? .... Ciel inexorable ! .... ô ma

mere

mere, pourquoi vous donna-t-il un fils dans ſa colere? ....

Il faut finir, je le ſens. Adieu, charmantes Couſines. Adieu, Beautés incomparables. Adieu, pures & céleſtes ames. Adieu, tendres & inſéparables amies, femmes uniques ſur la terre! Chacune de vous eſt le ſeul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'exiſtoit que pour partager entre vous, tous les ſentimens de ſon ame, & qui ceſſa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais .... j'entens le ſignal, & les cris des Matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaſte, mer immenſe, qui dois peut-être m'engloutir dans ton ſein; puiſſai-je retrouver

ſur

fur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité!

Fin de la Troiſieme partie.

N°. III.

SUITE DU CATALOGUE

DES

L I V R E S.

Du Fond de M. M. REY, Libraire à Amsterdam.

LEttre du Roi de Pologne Stanislas I. à la Reine de France sa fille, ou il raconte la maniere dont il est sorti de Dantzig durant le siege de cette ville, 12. 1758. à 5. *s.*

——— d'Héloïse à Abailard *en Vers* traduction libre de Pope, 12. *Amst.* 1758. à 3 *s.*

Lettres sur le Testament politique du Card. de Richelieu, par Mr. de Foncemagne de l'Acad. 12. *Amst.* 1750. à 5 *s.*

Liberté de conscience resserrée dans des bornes légitimes *en trois parties*, 8. 1 *vol. Londres* 1754. à *f.* 1. 5 *s.*

Memoires Historiques, Critiques, & Littéraires, par Bruys, 12. 2 *vol. Paris* 1751. à *f* 2. 10 *s.*

——— de Mr l'Abbé de Montgont, 12. 8 *Tom.* les 6, 7, 8. séparement. *Lausf.* 1752-1753. à *f* 12.

——— Idem, *Tom.* 8. séparement.

——— du Card. de Retz, 8. 4 *vol. Amst.* 1741.

——— sur le rang & la préséance entre les Souverains, &c. par Rousset, 4. *Amst.* 1746. à *f* 2 —

Observateur Hollandois, ou Lettres de Mr. van ***, à Mr. H***, de la Haye sur l'Etat present des affaires de l'Europe en 46 Cahiers, in 8. 1757-1758.

Observations sur l'art de faire la guerre, 8. 3 *parties Amst.* 1744. à 15 *s.*

Oeuvres de Crebillon, 4. 2 vol. de l'Imprimerie Royale. à *f.* 12.

——— de Mathematique du P. Pardies, 12. 3 *vol. fig.* 5. edit. *Amst.* 1725. à *f* 3.

——— de François Rabelais, 4. 3 *vol. fig. Amst* 1741.

——— de Louis Racine, contenant les Poësies nouvelles, des Reflexions sur la Poësie, les Memoires sur la Vie & les Ouvrages de J. Racine, les Lettres de J. Racine à Boileau, & les Réponses, &c. 12. 6 *vol. Amst.* 1750. Cette édition est la plus complette à tous égards. à *f* 5.